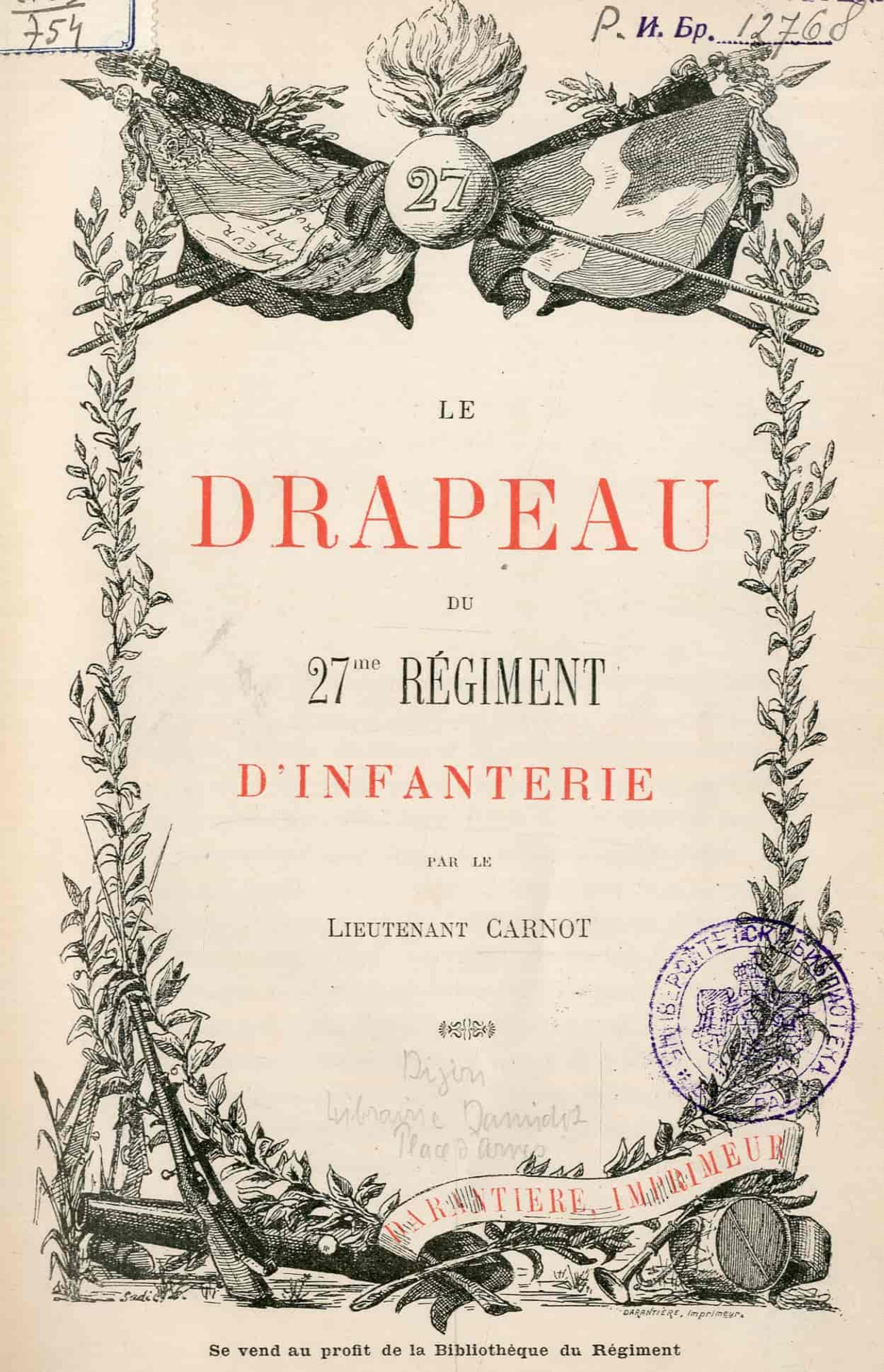
9 11D3 101

LE DRAPEAU

DU

27e RÉGIMENT D'INFANTERIE

754
Р. И. Бр. 12768



LE

DRAPEAU

DU

27me RÉGIMENT

D'INFANTERIE

PAR LE

LIEUTENANT CARNOT

Dijon
Imprimerie Darantière
Place d'armes

Se vend au profit de la Bibliothèque du Régiment

AUX SOUS-OFFICIERS

DU 27e DE LIGNE

AIMER *sa Patrie, être prêt à lui donner sa vie, c'est le fait de tout Français. Mais le Soldat, qui sera à l'heure du danger le premier de ses défenseurs, veut sentir sans cesse auprès de lui comme une image vénérée de cette Patrie à qui il doit tout, et pour qui il saura tout sacrifier. L'uniforme qu'il porte, le numéro qui le distingue, les belles traditions de son régiment, tous ces liens, dont il est fier, le rattachent déjà plus étroitement à cette Idée du sacrifice, qui est la religion des braves. Mais c'est surtout dans les trois couleurs de sa cocarde, dans les plis flottants de son drapeau, qu'il a appris à respecter l'emblème du Pays et de l'Honneur national; il sait que partout où le drapeau tricolore pourra l'abriter, la France veillera sur lui; plus de drapeau, plus de Patrie: abandonner le drapeau, ce serait la honte éternelle, mourir pour le sauver, c'est l'immortalité.*

Aussi nos jeunes soldats les saluent avec respect, ces

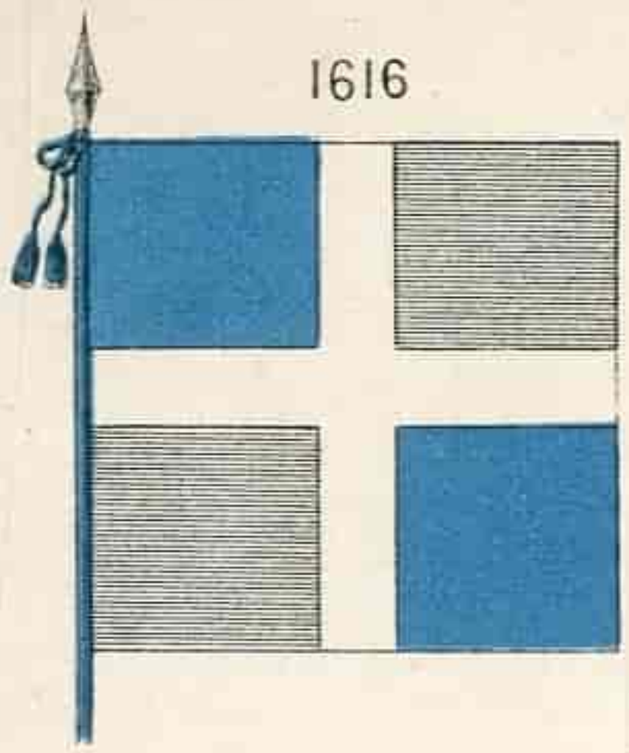
БИБЛИОТЕЧКА

trois couleurs que leurs anciens ont menées à la victoire à travers l'Europe entière, et qui, peut-être un jour, les conduiront, eux, à la revanche de nos désastres. Tous connaissent les noms magiques qui sont devenus la glorieuse devise du Régiment, beaucoup se rappellent aussi en quelles années le sang de leurs aïeux ou de leurs pères coulait pour la Patrie à Fleurus, à Hohenlinden, à Iéna, à Sébastopol. Mais ces luttes héroïques, ces actions sublimes, dont le souvenir étincelle en lettres d'or sur la soie du drapeau, doivent occuper une place plus large encore dans la pensée et dans le cœur de nos hommes.

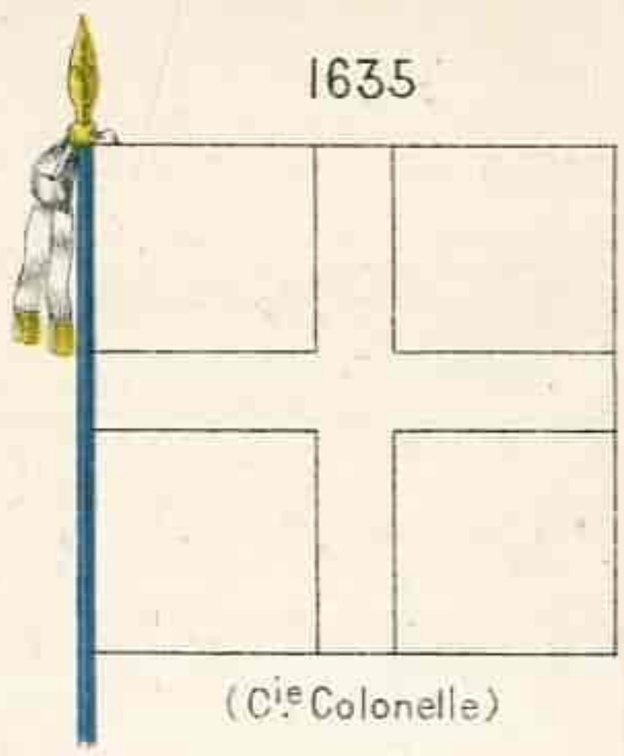
C'est à vous, sous-officiers, à qui la vie plus intime auprès d'eux enseigne chaque jour à parler leur langage et à frapper leur imagination, c'est à vous qu'il appartient de leur raconter ces quatre pages, prises entre cent aussi belles dans l'Histoire du Régiment, et de leur bien montrer que les victoires achetées au prix du sang de leurs anciens ont fait la gloire et la grandeur de la France.

Et s'ils sont émus ensuite, en contemplant, parmi les reliques de notre passé, le lambeau de soie noircie qui flottait à Malakoff, nous pourrons être fiers en pensant que, si la Patrie était menacée, c'est à eux, les soldats d'aujourd'hui, que reviendrait l'honneur insigne d'ajouter de nouvelles lettres d'or au drapeau du 27e.

1616



1635

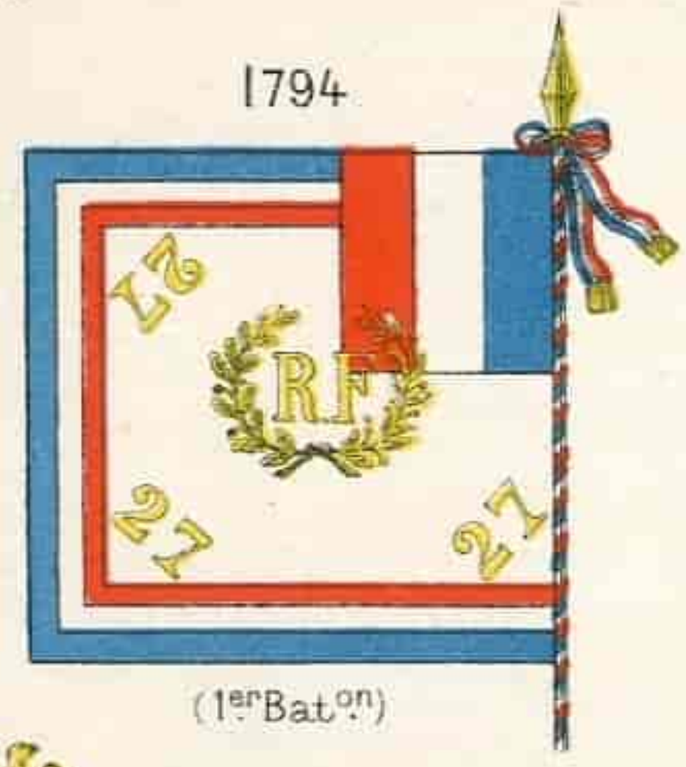


(Cie Colonelle)

1791

(1er Baton)

1794



(1er Baton)

1796

(2e Baton)

1803

1804

1812

1815

(2e Baton)

1820

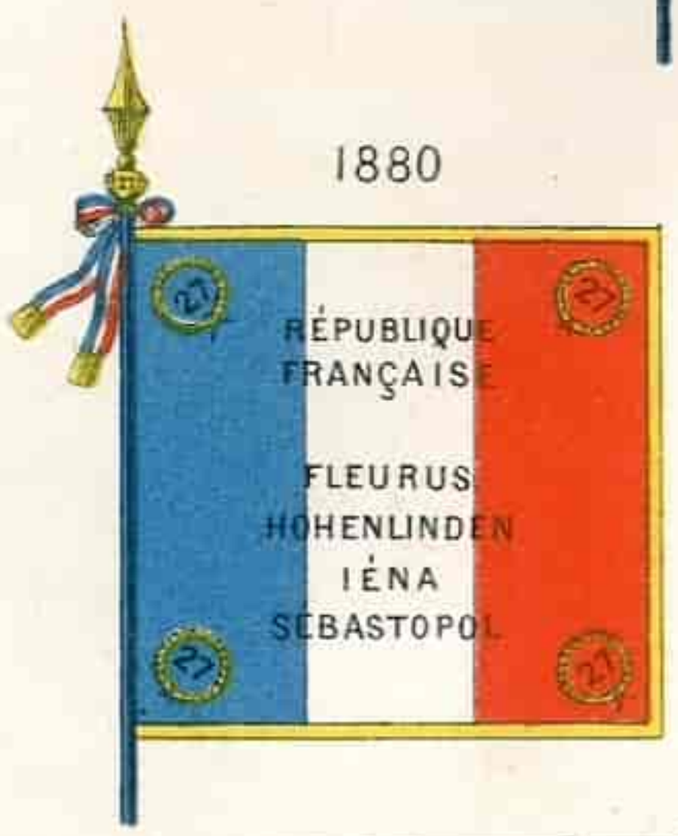
1830

1848

1852

1866

1880



CMTE ECK

G. C. del.

Erhard, Paris.

NOS ANCIENS DRAPEAUX

L'ORIGINE de notre premier drapeau est fort ancienne ; sans vouloir remonter jusqu'aux ténèbres du moyen âge, il nous suffit de savoir que les *Vieilles Bandes de Piémont*, formées en 1507 pour combattre en Italie la Maison d'Autriche, portaient des bannières ou *enseignes* de couleur noire ; que plusieurs compagnies de ces Vieilles Bandes, rentrées en France à la paix de 1560, furent laissées en garnison dans les places de la vallée du Rhône ; et enfin que ces *Compagnies de garnison* servirent en 1616 à former le premier *Régiment de Villeroy*, qui fut plus tard le *Régiment de Lyonnais*, puis le 27e *Régiment d'Infanterie*. Les enseignes de l'infanterie, alors différentes de couleur pour chaque régiment, n'avaient rien de commun que la croix blanche, qui les divisait en quatre cantons. Le marquis de Villeroy, premier colonel de notre régiment, adopta pour ses enseignes deux cantons noirs, qui devaient rappeler son antique origine, et les deux autres bleus, de la couleur des armoiries de Villeroy. A ce moment, la dimension des enseignes d'infanterie était très

ПОЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА

grande : plus de huit pieds (2m,70) de côté ; c'est seulement en 1768 qu'une ordonnance la réduisit à cinq pieds (1m,66). La hampe se terminait par un fer de lance, auquel étaient attachés les cordons, aux couleurs du Régiment, qui servaient pendant les marches à tenir l'étamine roulée. On y ajouta plus tard une cravate, ou écharpe aux mêmes couleurs.

Tels étaient les drapeaux que portèrent nos soldats pendant les immortelles campagnes de Lesdiguières, de Condé, de Villars et du prince de Conti. Pendant près d'un siècle et demi, ils purent montrer avec orgueil ces couleurs bénies sous Louis XIII, que la main d'un ennemi n'avait jamais profanées ; mais un jour, le seul dans toute son histoire, le Régiment de Lyonnais reprit la route de France sans ses drapeaux, perdus à Minden, pendant la désastreuse campagne de Hanovre (1758). Sans doute, pour effacer ce douloureux souvenir, il n'est resté aucune trace précise de leur renouvellement, qui eut lieu vers 1760 (1).

Primitivement, chaque compagnie possédait un drapeau uniforme, ou *enseigne d'ordonnance*, aux couleurs du Régiment ; à partir de 1714 il n'y eut plus que trois enseignes par bataillon, portées dans les trois premières compagnies de chaque bataillon ; en 1758, ce nombre fut encore réduit à deux, et un général proposait même de n'en garder qu'une, « bien suffisante pour rassembler le bataillon et assurer sa direction. » Mais le nombre des drapeaux était aussi pour le régiment une marque d'honneur ; et ni officiers, ni soldats n'auraient volontiers sacrifié les enseignes qu'ils avaient si souvent protégées de leurs poitrines. Au contraire, chacun tenait à cœur de les préserver de toute atteinte : témoin

(1) Selon les règlements de 1716, les drapeaux étaient renouvelés par le Roi tous les 6 ans en temps de paix et tous les 3, 4 ou 5 ans en temps de guerre ; à chaque renouvellement, les drapeaux étaient bénis et les troupes leur prêtaient serment.

le siège de Casal en 1630, où Villeroy, appelé à occuper un poste périlleux, confie ses drapeaux à la garde des troupes de réserve (1); témoin encore le sang répandu au camp de la Sarre en 1727, auprès de ces mêmes drapeaux (2). On laissa donc, jusqu'à la Révolution, deux enseignes d'ordonnance dans chaque bataillon. Quant au *drapeau blanc*, qui entra au régiment de Villeroy en 1635, il n'appartenait qu'à la seule *compagnie colonelle*, propriété personnelle du roi, et il n'était que le signe distinctif de l'autorité royale. Car nous n'avions pas encore de drapeau national.

C'est à la France de 1789, dans cette explosion d'idées grandioses d'où sortit la Révolution, qu'il était réservé de donner à tous ses défenseurs un emblème uniforme de cette conception nouvelle : la Nation. Le 15 juillet, le général La Fayette ajoutait à la cocarde rouge et bleue des vainqueurs de la Bastille, le blanc, couleur du roi, et créait ainsi le Drapeau Tricolore, qui « devait faire le tour du monde. » Dès les premiers jours de la Révolution, la nouvelle cocarde fut reçue, acceptée, portée, par le Roi et la famille royale, comme le nouvel emblème de la Nation française. Ce n'est cependant qu'au bout d'une année (22 octobre 1790) que l'Assemblée Nationale prescrivit de remplacer, par des rubans aux trois couleurs, les cordons et glands bleus et noirs des enseignes, et les cravates blanches des drapeaux colonels. Mais, lorsque la fuite de Louis XVI, et sa déchéance solennelle comme traître à la

(1) Le régiment de Villeroy ayant capitulé devant les Espagnols, le maréchal de Toiras voulait, pour le punir, brûler ses drapeaux, il ne céda qu'aux prières du baron de Lugny, *enseigne de la Mestre de Camp*, qui avait refusé de signer la capitulation.

(2) Le jeune colonel d'un régiment de cavalerie voisin avait, après boire, imaginé « comme un bon tour » d'aller de nuit enlever, avec quelques compagnons, les drapeaux de Lyonnais. La sentinelle ayant donné l'alarme, on put arracher nos enseignes à ces écervelés ; mais les officiers de Lyonnais ne laissèrent point passer cette insulte à leurs drapeaux. « On s'est battu, et il y a eu nombre de gens, de part et d'autre, blessés et tués » (*Journal de Barbier*).

Nation, eurent amené, avec la suppression de la royauté, celle des emblèmes royaux (30 juin 1791), les drapeaux blancs furent, par ordre de la Convention, décorés d'ornements tricolores et d'inscriptions patriotiques. Cependant peu à peu, le peuple, enivré de ses libertés nouvelles, échappant à la main des législateurs, va dépasser leur noble but, et la Révolution tombera dans ces excès qui resteront une tache sur l'histoire de la France : c'est alors que les Régiments, qui ont déjà perdu leurs glorieux noms pour ne plus porter qu'un numéro d'ordre, se verront encore enlever leurs vieilles enseignes. Le décret du 22 avril 1792 ordonnait qu'elles seraient solennellement brûlées, et remplacées aussitôt aux frais de la Nation par des drapeaux tricolores : dans un instant de délire, la foule parisienne, qui aurait dû recueillir pieusement leurs cendres, osa les traîner, comme des criminelles, sur le bûcher de la place de Grève (13 août 1793), et elles ne furent point remplacées. Quelques régiments, trop éloignés de Paris pour y envoyer leurs drapeaux, se contentèrent de les suspendre, suivant un vieil usage, à la voûte des églises de leurs garnisons. Ce fut probablement le sort des dernières enseignes de Lyonnais.

Il ne restait donc au 27e Régiment d'Infanterie que son ancien Drapeau Colonel, accommodé à la nouvelle ordonnance, et c'est celui-là que son 1er bataillon porta dans la grande journée de Fleurus. Sans doute il fut permis à nos soldats, lorsque le premier amalgame (31 décembre 1794) les versa dans la 53e Demi-Brigade de Bataille, de conserver ce glorieux témoin de nos grandes victoires en Belgique. Mais lors de la formation de 1796, la 53e prit le nom de 10e Demi-Brigade de Ligne, et elle reçut en 1803 un nouveau drapeau ; on doit supposer qu'à cette date l'ancien fut brûlé ou versé dans un de nos arsenaux. Telle est la fin probable de notre dernier drapeau blanc, qui avait été aussi notre premier drapeau tricolore.

Avant même que l'amalgame des bataillons du 27e Régiment d'Infanterie fût terminé, la 27e Demi-Brigade de Bataille avait été formée (25 décembre 1793) au moyen de deux bataillons de volontaires fondus avec un bataillon de vieilles troupes. Ces nouveaux corps possédèrent, suivant la loi du 15 février 1794, deux drapeaux, dont l'un, spécial à chaque Demi-Brigade, était souvent le drapeau colonel de l'ancien régiment qui avait servi à sa formation, et dont l'autre devait être uniforme pour toutes les Demi-Brigades. Le fond blanc, bordé d'un galon tricolore, portait, près de la hampe, dans l'angle supérieur, un canton tricolore, au centre, le chiffre *R. F.* entouré de lauriers d'or, et aux coins, le numéro du corps. C'est à l'armée du Nord avec Pichegru, puis à l'armée de Sambre-et-Meuse avec Jourdan, que le drapeau de la 27e se montra digne de ses devanciers. Mais le second embrigadement arrêté par le Directoire donna à la 27e de Bataille, augmentée de nouveaux bataillons, le nom de 23e Demi-Brigade de Ligne (20 avril 1796). En même temps, un arrêté prescrivait aux généraux en chef de faire désigner, par la voie du sort, parmi les drapeaux des bataillons amalgamés, ceux qui seraient conservés, au nombre de deux par corps ; les autres devaient être envoyés au ministère de la guerre. Ces drapeaux furent plutôt brûlés sur place ; quoi qu'il en soit, si ceux de la 27e de Bataille échappèrent à la destruction en 1796, ils ne purent y échapper en 1803, lorsque la 23e de Ligne devint le 23e Régiment d'Infanterie de Ligne.

Le second amalgame, dont nous avons parlé, donnait le nom de 27e Demi-Brigade de Ligne à la réunion de bataillons de volontaires avec un bataillon de la 15e de Bataille et deux bataillons de la 40e (8 janvier 1796). On peut donc penser que le nouveau corps conserva, sur les deux drapeaux que le Ministre épargnait, au moins l'un de ceux de la formation de 1793, issus de l'ancien drapeau blanc. Mais il dut, en exécution d'un arrêté nouveau,

adopter pour son bataillon du centre un drapeau aux trois couleurs disposées verticalement, *bleu à la hampe, blanc au centre, rouge au battant;* de plus, les trois drapeaux devaient porter au centre deux branches de laurier vertes, encadrant, d'un côté le numéro de la Demi-Brigade, de l'autre un faisceau de licteur surmonté du bonnet phrygien. Tels furent les drapeaux de la 27e à Mayence, et dans la superbe campagne de Bavière, à Ulm et à Hohenlinden, où ils auraient dû conquérir leur consécration définitive. Mais la latitude laissée, dès le début, aux bataillons, relativement à la disposition des trois couleurs dans leurs drapeaux, avait engendré, surtout parmi les plus anciens corps, de telles fantaisies, que le premier Consul, pour rétablir l'uniformité, fit adopter (1803) un nouveau modèle *réglementaire.* Le drapeau portait un carré blanc ayant ses angles au milieu des côtés ; des quatre triangles ainsi formés, deux étaient bleus, deux rouges ; le numéro du corps était brodé aux coins ; au centre, d'un côté le chiffre *R. F.*, de l'autre un trophée assez compliqué d'armes et d'attributs divers avec une légende portant le numéro du bataillon. La 27e Demi-Brigade, à qui un décret du 24 septembre 1803 venait de rendre le nom de 27e Régiment d'Infanterie de Ligne, reçut ses trois nouveaux drapeaux en arrivant au camp de Boulogne, où elle venait se joindre à la Grande Armée.

A l'avénement de l'Empire, peu de changements furent apportés à nos enseignes. Sur chaque drapeau de bataillon furent inscrits ces mots : « *l'Empereur des Français, au 27e Régiment de ligne,* » et sur l'autre face les mots : « *Valeur et discipline* » furent, avec les attributs impériaux, substitués aux emblèmes républicains. La distribution solennelle des premières *aigles*, ainsi appelées de l'aigle de bronze doré qui remplaçait le traditionnel fer de lance, eut lieu à Paris le 5 décembre 1804. Le colonel Bardet avait pris place, avec les enseignes du 27e, sur les degrés d'un trône dominant

le Champ de Mars, et, lorsque l'Empereur eut prononcé, devant les députations de l'armée, la formule du serment, il répondit au nom du Régiment, en élevant ses aigles: « Nous le jurons ! »

Qu'étaient devenus au bout d'une année les drapeaux donnés au 27e par le Consulat? par suite de quelles circonstances, encore inexpliquées, fut-on obligé de les remplacer de toutes pièces, lors de la distribution des aigles de 1804? *Les deux drapeaux donnés en 1803 aux 1er et 2e bataillons du 27e Régiment d'Infanterie ornent aujourd'hui les murs de l'arsenal de Berlin.* Et notre salle d'honneur ne possède de nos anciens drapeaux que deux lambeaux informes ! N'insistons pas, — mais n'oublions pas.

C'est avec les aigles de 1804 que le 27e fit les immortelles campagnes d'Iéna et de Friedland. Mais le respect des trois couleurs et la crainte de perdre ou d'avarier le drapeau étaient si grands, parmi nos soldats, qu'ils prirent l'habitude d'en confier l'étoffe soit aux chefs de bataillons, soit au colonel, et les bataillons ne marchaient à l'ennemi qu'avec la hampe surmontée de l'aigle victorieuse.

En 1808, chaque régiment de ligne fut porté à cinq bataillons, et en même temps l'Empereur décida qu'un seul drapeau serait conservé pour tout le régiment, et qu'il serait porté, non plus par un sergent-major, mais par un officier, « premier porte-aigle », comptant au moins dix ans de services et ayant assisté à six victoires; on lui adjoignait « deux braves, pris parmi les anciens soldats, non lettrés », ayant aussi au moins dix années de services, qui partageaient le titre de « deuxième et troisième porte-aigles »; leur armement était l'objet de dispositions spéciales. Le drapeau devait se trouver toujours avec la partie principale du Régiment. C'est en Espagne que l'aigle du 27e devait suivre nos trois premiers bataillons, pour assister avec eux à la dernière et à la plus sanglante partie de l'Epopée impériale; les prodiges d'énergie, de discipline

et de vaillance qui signalèrent nos braves soldats pendant cette « guerre au couteau » longue de six années (1808-1814), leur eût mérité plus de renommée que les historiens ne leur en ont accordé jusqu'ici.

En 1812, beaucoup des étoffes de nos aigles étaient usées ou perdues; un décret du mois de février en ordonna le remplacement, pour tous les corps de l'armée, par un nouveau drapeau dont les couleurs étaient disposées, comme sous le Directoire, en trois bandes verticales — bleu à la hampe, blanc au milieu, rouge au battant. Malgré son éloignement, le 27e figure parmi les régiments qui reçurent le nouveau drapeau. Mais, dès l'année suivante, il lui fut retiré. En effet à ce moment, l'effectif de certains régiments en était réduit à celui de deux ou trois compagnies : les brigades de l'armée d'Espagne variaient entre 800 et 1200 hommes. Et le 16 août 1813, le maréchal Soult prescrivit, selon les intentions de Napoléon, de ne conserver par brigade qu'une seule aigle et de renvoyer l'autre avec son porte-aigle au dépôt du Régiment. Le 27e, réduit après le massacre de Lérins, (juillet 1813) à son premier bataillon — bataillon du drapeau — fut naturellement sacrifié, et son aigle partit du camp de Sare le 24 août, pour rejoindre à Mayence le dépôt du Régiment.

Ce fut donc sans drapeau que le 27e assista à la fin de la désastreuse retraite d'Espagne, qui devait se terminer par la bataille de Toulouse, le 10 avril 1814. A cette date, depuis une semaine déjà, l'Empereur avait abdiqué, et le gouvernement provisoire avait supprimé « tous les emblèmes qui avaient caractérisé le gouvernement de Bonaparte. » Le drapeau blanc remplaçait dès lors le drapeau tricolore.

Tout ce qui restait du 27e, réuni à grand'peine, au mois de mai, et réorganisé sur le pied de deux bataillons, reçut du Roi, en septembre 1814, son nouveau drapeau blanc, portant d'un côté

l'écusson des Bourbons, et de l'autre : « *Le Roi au 27e Régiment de Ligne.* » L'aigle qui avait vu, face à face, pendant cinq années, les Anglais et les Espagnols, fut brûlée après avoir assisté à la bénédiction solennelle du nouveau drapeau royal. Mais tout à coup, on apprend que Napoléon a quitté l'île d'Elbe et débarqué en France; sa marche sur Paris n'est qu'un voyage triomphal. Une proclamation énergique, datée de Grenoble le 9 mars 1815, suffit pour faire reprendre aussitôt à l'armée entière sa cocarde tricolore des jours de victoire; de nouvelles aigles sont distribuées par l'Empereur dans les solennités du Champ de Mai, et le drapeau blanc disparaît à son tour, versé au Ministère de la guerre (8 juin). L'histoire de ces nouvelles aigles devait être moins longue que glorieuse. Pendant que le 27e luttait avec énergie, dans l'Anjou, contre la révolution des Chouans, le désastre de Waterloo ramenait à Paris, avec le drapeau blanc, les Prussiens et les Anglais. L'armée, que le Roi avait précipitamment licenciée au début des Cent-Jours, ne le fut en fait qu'à partir du mois de juillet. C'est au mois de septembre seulement que cette opération eut lieu, à Tours et à Niort, pour le 27e, composé des 1er, 3e et 4e bataillons, et du dépôt (deux bataillons avaient été créés au mois de juin). Que devint alors l'aigle du 27e ? Les vieux soldats de ce temps-là savaient le prix de pareils souvenirs, et il n'est pas téméraire de penser qu'elle demeura entre les mains du colonel Gaudin, qui fut mis presque aussitôt en demi-solde, puis en retraite.

Les Légions Départementales, créées en 1816 à l'effectif de deux bataillons, reçurent du Roi deux drapeaux, l'un blanc, portant l'écusson des Bourbons et le nom de la Légion ; l'autre blanc et rouge ou blanc et vert. La cocarde était uniformément blanche. L'ordonnance du 28 octobre 1820, qui reconstitua les Régiments au moyen de ces Légions, ne changeait que la désignation du

corps sur le premier drapeau, et supprimait le second pour le remplacer par un simple fanion. Ce fut avec ce drapeau blanc que le 27e Régiment de Ligne, tiré de la Légion de la Moselle (créée en novembre 1816), assista en Espagne à la bataille de Chiclana (1823) et en Grèce à la prise de Navarin (1829).

La Révolution de 1830 ramena au pouvoir la branche d'Orléans, et avec elle les couleurs portées jadis par Philippe-Egalité dans les armées de la République. Dès le 4 août, le 27e de Ligne, à peine rentré de l'expédition de Morée (il était encore au lazaret de Marseille), reprit la cocarde tricolore, qu'il ne devait plus quitter désormais. Mais son drapeau ne lui fut remis que le 31 octobre 1832, à la suite d'une inspection générale qui avait duré deux mois; il portait sur les trois couleurs, d'un côté : « *Le Roi des Français au 27e Régiment de Ligne* » ; et de l'autre la belle devise de la Légion d'Honneur : « *Honneur et Patrie.* » La garde du drapeau, composée de fourriers depuis le règlement de 1791, fut formée par huit caporaux. Le drapeau blanc avait été brûlé, et les couleurs de 1789 devenaient définitivement nationales.

L'avènement de la seconde République en 1848 ne changea rien à nos drapeaux, que les inscriptions qui furent les suivantes, d'un côté la devise : « *Unité, Liberté, Egalité, Fraternité,* » entourant l'inscription : « *République française, 27e Régiment de Ligne.* » Au revers, le numéro 27 et « *Valeur et Discipline.* » Il nous fallut cependant verser les drapeaux de 1830 à la Direction d'artillerie de Mont-de-Marsan, la plus rapprochée des cantonnements du régiment, pour recevoir du colonel Peyssard ceux qu'il était allé, au nom du Corps, chercher à Paris, le 10 avril. La cérémonie de la distribution avait été très grandiose, dans un cadre sortant de la tradition consacrée. L'estrade destinée aux membres du Gouvernement était dressée sous l'Arc de Triomphe, et les troupes, massées depuis la place de l'Etoile jusqu'à la Bas-

tille, le long des quais et des boulevards, défilèrent, mêlées au peuple de Paris, pendant toute une journée.

Après le Coup d'Etat, le prince Louis-Napoléon décréta (31 décembre 1851) que « l'aigle française » serait rétablie sur les drapeaux de l'armée. Une nouvelle distribution fut dès lors décidée, et la section historique du Ministère établit, pour chaque corps, la liste des batailles dont son drapeau devait conserver les noms (1). Le 10 mai 1852, le colonel Vergé, accompagné d'un capitaine, un lieutenant, deux sous-officiers, deux caporaux et deux soldats d'élite, alla recevoir au Champ de Mars, des mains du nouveau chef de l'Etat, une aigle portant, d'un côté, l'inscription : « *Louis-Napoléon au 27e Régiment d'Infanterie* », et de l'autre, sous le chiffre *R.F.*, les noms des victoires : « *Fleurus, 1794, — Hohenlinden, 1800, — Iéna, 1806, — Dresde, 1813, — Chiclana, 1823.* » Nous savons tous de quelle gloire le drapeau du 27e se couvrit à Sébastopol. C'est en lambeaux qu'il revint d'Orient, tout criblé de blessures et tout noir de poudre. La campagne d'Italie (1859) vint encore l'achever. Pendant une marche, un fragment tomba à terre et fut pieusement recueilli (1862) par le lieutenant Colin (il figure aujourd'hui dans notre salle d'honneur). Enfin, le 27 novembre 1864, un ordre spécial de l'Empereur prescrivit son remplacement. Il fut versé à l'artillerie (1866) et sur le nouveau drapeau, on ajouta les noms : « *Alma, Sébastopol.* »

Ce devaient être, hélas ! les dernières victoires de nos trois couleurs. La terrible guerre de 1870 ne donna pas au Régiment l'occasion d'ajouter un nom de plus à sa légende. Le 27e, après avoir couru de Lyon à Strasbourg, puis de la frontière du Rhin au camp de Châlons pour marcher ensuite sur Mézières, se trouva, une nuit, enfermé avec toute l'armée, dans la vallée de

(1) Tradition datant de la campagne d'Italie, en 1796, où Bonaparte avait composé lui-même les légendes des régiments qui s'étaient distingués.

Sedan! La résistance la plus héroïque devint bientôt inutile, et, après avoir vaillamment lutté, le Régiment reçut, le 2 septembre 1870, l'ordre de déposer ses armes et de se rendre au camp d'Iges, d'où il devait partir en captivité. Les officiers se réunirent alors autour du drapeau, s'en partagèrent les morceaux et brûlèrent la hampe, dont les cendres furent jetées au vent, pour que rien de sa gloire ne restât aux mains de l'ennemi. Un de ces lambeaux, ainsi que le bracelet et la virole de bronze de la hampe, recueillis par le lieutenant Chiffaudel, sont conservés dans notre salle d'honneur parmi les reliques du Régiment.

Après la fin de nos désastres, le 27e Régiment d'Infanterie fut réorganisé, en octobre 1871. Dès le 5 juillet une circulaire ministérielle avait invité les chefs de corps à se procurer « un drapeau provisoire », en laine, sans cravate, et sans autre inscription que le numéro du Régiment. Mais le provisoire dura longtemps, car c'est seulement en 1880 que le Gouvernement de la République, voulant, après dix années de deuil, relever la confiance de notre armée par la glorification de son passé, ordonna la création de drapeaux définitifs, portant, comme autrefois, les noms de nos grandes victoires. C'est à Longchamps, le 14 juillet 1880, que le Président de la République, entouré de la Chambre des Députés, du Sénat et des membres du Gouvernement, remit, au nom de la France, au colonel Trinité et à la députation du 27e, ce drapeau que nous possédons aujourd'hui, et que nous devons tous défendre jusqu'à la mort.

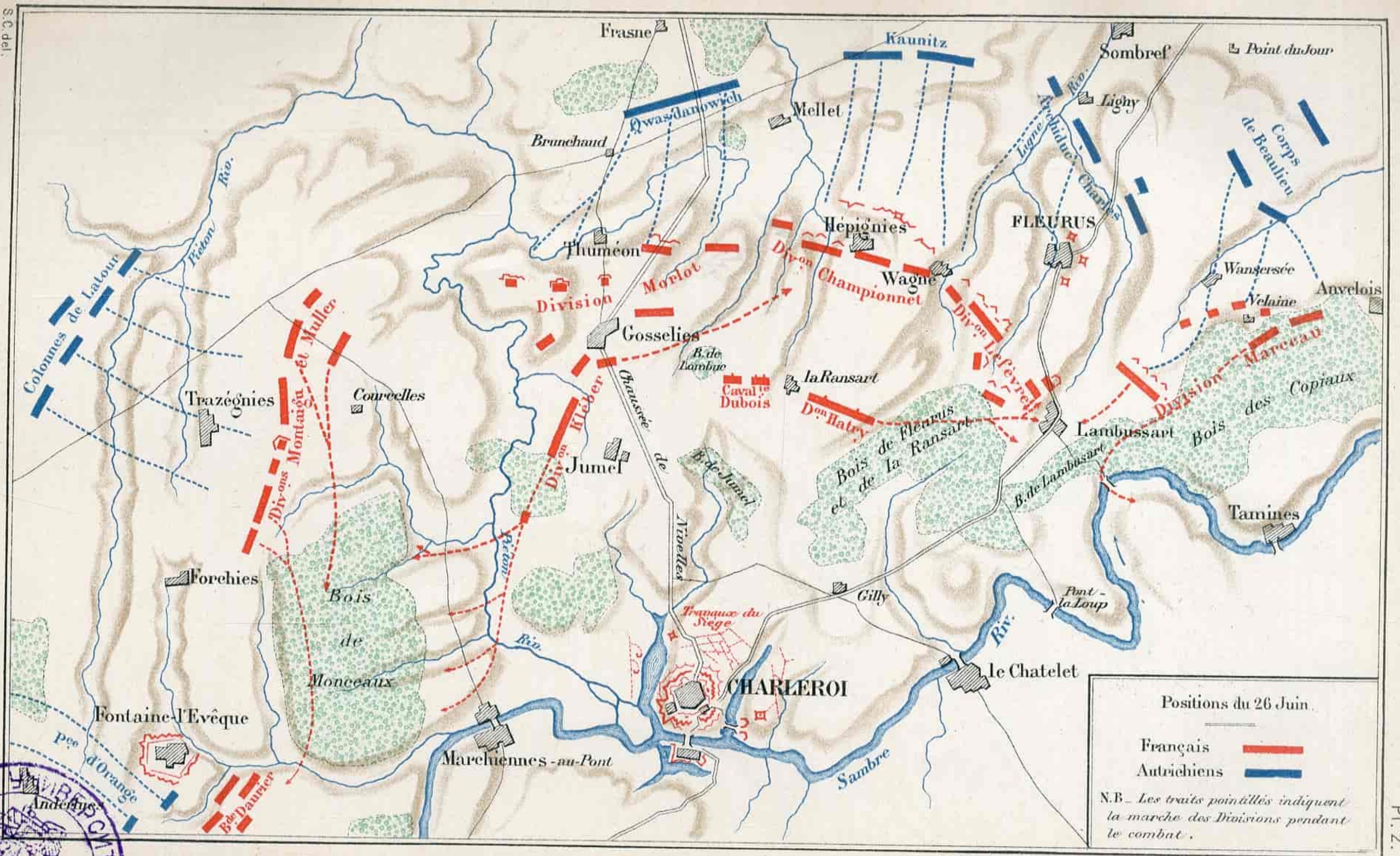
La hampe de notre drapeau est en bois de frêne durci, recouvert de vernis bleu. Elle se termine par un fer de lance en bronze doré, qui porte sur un cartouche le numéro 27 et le chiffre *R. F.* Au-dessous se trouve le bracelet auquel est nouée la cravate tricolore, et auquel s'attachera la Croix de la Légion d'honneur, lors-

que notre Régiment aura pris un drapeau ennemi. Quant à l'étamine de soie tricolore, fixée à la hampe par des clous dorés, elle porte aux quatre angles le numéro 27 entouré de lauriers ; sur une face sont inscrits en lettres d'or les mots :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
27e RÉGIMENT D'INFANTERIE

et sur l'autre :

HONNEUR ET PATRIE
FLEURUS
HOHENLINDEN
IÉNA
SÉBASTOPOL


FLEURUS
Pl. 2.
Positions du 26 Juin
Français
Autrichiens
N.B. Les traits pointillés indiquent la marche des Divisions pendant le combat.
Frasne
Kaunitz
Sombref
Point du Jour
Ligny
Mellet
Qwasdanowich
Brunehaud
Corps de Beaulieu
Archiduc Charles
Ligne
Rio.
Pieton
Rio.
Colonnes de Latour
Thuméon
Hépignies
FLEURUS
Wagne
Division Morlot
Div.on Championnet
Div.on Lefèvre
Wansersée
Anvelois
Velaine
Division Marceau
Gosselies
B. de Lambue
Caval.te Dubois
la Ransart
Div.on Hatry
Trazégnies
Courcelles
Div.ons Montaigu et Muller
Div.on Kléber
Chaussée de Nivelles
Jumel
B. de Jumel
Bois de Fleurus et de la Ransart
Lambussart
Bois des Copiaux
B. de Lambusart
Tamines
Forchies
Bois de Monceaux
Pieton
Rio.
Travaux du Siège
Gilly
Pont-la Loup
Riv.
le Chatelet
CHARLEROI
Fontaine-l'Evêque
Marchiennes-au-Pont
Sambre
Pce d'Orange
Anderlus
Bde Daurier

FLEURUS

Au printemps de 1794, la France n'est pas encore sortie du terrible orage qui la secoue depuis plus de deux ans : c'est l'odieuse époque de la Terreur. Mais, s'il faut que des crimes politiques viennent un instant souiller le nom français, quelle gloire éclatante va lui donner, par contre, la défense du sol national ! Car l'Europe entière marche contre nous, et la Patrie, menacée de tous côtés, en dépit de nos victoires de 93, a besoin de toutes ses forces dans cette suprême lutte. Pendant que les armées républicaines tiennent tête à l'ennemi dans les Alpes, dans les Pyrénées, et sur le Rhin, notre frontière du Nord est attaquée par l'Angleterre et l'Autriche. Les alliés, commandés par le prince de Cobourg, s'appuient d'un côté à la mer, dont la flotte anglaise est maîtresse souveraine, de l'autre sur les grandes places de la Meuse, où les Autrichiens ont accumulé des approvisionnements formidables. En face d'eux s'ouvre la vallée de la Sambre, par laquelle ils comptent gagner l'Oise et la Somme, surprendre notre dernière ligne de défense, et enfin, en menaçant Paris, tenir sous leur poignard le cœur même de la France. Heu-

reusement devant Cobourg se trouve un adversaire redoutable, le général Pichegru, chef de l'armée du Nord ; il réussit tout d'abord, par des prodiges d'habileté, à présenter aux Anglais, sur tous les points, des forces supérieures ; il parvient, bien que plus faible, à les battre dans toutes les rencontres, et enfin il investit leur citadelle d'Ypres, base de résistance de leur droite, pour les obliger à dégarnir le centre. C'est le moment précis que choisit Carnot, qui dirige le Comité de Salut Public, pour lancer de nouvelles masses contre l'aile gauche des alliés, menacer leur base d'opérations, et les diviser encore pour les vaincre plus sûrement.

Nos forces sont alors échelonnées le long de la frontière, sans aucune liaison entre elles. A droite du corps principal de l'armée du Nord, opérant dans la Flandre maritime, se trouve le général Ferrand, qui a sous ses ordres tous les cantonnements de Guise à Maubeuge ; viennent ensuite les trois divisions de Desjardins, formant un corps indépendant ; enfin l'armée des Ardennes, forte de deux divisions, sous Charbonnier, occupe notre extrême droite jusqu'à Rocroy. Leurs opérations sont si décousues que l'ennemi a pu s'emparer de Condé et de Valenciennes. Avant tout il faut renforcer cette aile droite, et la mettre dans la main d'un seul chef. Aussi le Comité, laissant à Pichegru, avec le commandement de l'aile gauche, la direction supérieure des opérations, décrète l'envoi immédiat vers le Nord d'une partie de l'armée de la Moselle (Divisions Championnet, Lefèvre, Morlot et Hatry) (1), et il désigne,

(1) Le premier bataillon du 27e Régiment d'Infanterie — ci-devant Lyonnais, — sous les ordres du commandant Rivet, faisait partie depuis le 15 janvier 1793 de la division Hatry, qui avait été détachée à cette date de l'armée du Rhin à l'armée de la Moselle. Il appartenait à la 1re brigade (général Bonnet).

Le deuxième bataillon, demeuré à l'armée du Rhin, fut, à la fin de mai 1794, amalgamé avec deux bataillons de volontaires pour former la 54e Demi-Brigade de Bataille. Le colonel Dumortier avait été tué à la bataille de Schaffhausen en Alsace, le 19 novembre 1793, et n'avait pas été remplacé.

pour commander aux corps de l'aile droite, le général Jourdan. L'ordre des représentants est d'organiser une armée de 100,000 hommes, qui sera massée d'abord près de Charleroi, pour marcher ensuite contre Namur, la seule communication directe des Impériaux avec le Rhin.

Jourdan part aussitôt de Metz, son quartier général, pour rassembler sur la Chiers un corps d'élite de 42,000 vieux soldats ; il remet au général Moreau le commandement des recrues qui restent dans les camps de la Moselle, et le 21 mai il commence le mouvement par une marche résolue sur Arlon. Peu de jours auparavant, une expédition du général Hatry vers la Meuse avait été repoussée par les Autrichiens ; mais cette fois, leur chef, l'habile Beaulieu, était surpris : il passa la rivière et se retira sur Namur laissant quelques postes qui furent culbutés. Jourdan ayant posté à Arlon la division Hatry, forte de 14,000 hommes, continua hardiment sa marche ; le 29 mai, il traversait à son tour la Meuse et prenait le chemin de la Sambre. Mais il avait besoin de quelques jours pour réorganiser ses forces avant d'attaquer Charleroi, où les armées du Nord et des Ardennes avaient prématurément commencé leurs opérations. Le général arrêta donc son armée à Estave, et y prit position, pendant que la division Hatry, dont faisait partie notre 1er Bataillon, rejoignait à marches forcées.

Cependant les cinq divisions des généraux Desjardins et Charbonnier, réunies depuis quelques jours, avaient déjà tenté deux fois le passage de la Sambre; le 24 mai, Kléber culbutait les Impériaux à Erquelines; le 27, Marceau enleva Marchiennes. Mais le 30 au matin, le représentant Saint-Just, en mission à l'armée du Nord, ordonnait à nos colonnes, au nom de la Convention, de passer immédiatement sur la rive gauche pour investir Charleroi, sans attendre l'aide de Jourdan. Une telle imprudence devait nous être fatale; pendant que notre faible artillerie, à peine installée,

jetait les premières bombes dans la place, le prince d'Orange se hâtait d'appeler des troupes de Tournay, et le 3 juin nos positions, beaucoup trop décousues, furent attaquées méthodiquement par cinq colonnes autrichiennes. La résistance, avec une place ennemie à dos, était impossible, et nos divisions durent se replier, d'abord vers Charleroi, puis sur Marchiennes, et enfin évacuer complètement la rive gauche de la Sambre pour aller donner la main aux troupes de la Moselle, qui avaient marché au canon,

Jourdan prit alors (5 juin) le commandement effectif de l'ensemble des forces réunies devant Charleroi (1) et acheva d'organiser son armée pour exécuter à nouveau le passage de la rivière et reprendre le siège de la place. Les troupes des armées du Nord et des Ardennes présentaient alors un aspect lamentable, auprès des vieux soldats de l'armée de la Moselle : les vainqueurs d'Erquelines et de Marchiennes, sans habits, sans chaussures, exténués de fatigue et de faim, avaient besoin de repos ; il fallait du temps pour les approvisionner du nécessaire et pour réparer ou remplacer le matériel indispensable à la reprise de l'offensive ; il en fallait aussi pour continuer et achever, dans cette partie de l'armée, l'amalgame des bataillons de volontaires avec les troupes de ligne, opération commencée dès le mois de mars et fort pressée par le gouvernement. Mais l'impatience des représentants du Comité, justifiée cette fois par une circonstance favorable, décida Jourdan à aller de l'avant. Le 11 juin, le général apprit que Cobourg venait de tirer des renforts des places de la Meuse pour tenter de faire lever le siège d'Ypres par Pichegru ; et le soir même, il donna ses ordres pour le passage de la Sambre.

Le 12, au point du jour, la colonne de droite, sous Marceau,

(1) A l'exception d'une division de l'armée du Nord, et du Corps du général Ferrand, qui furent simplement *détachés de l'aile gauche* jusqu'au 24 juin.

passa les ponts en aval de Charleroi. La colonne de gauche, avec Championnet et Morlot, franchit la rivière en amont, à Marchiennes, pour aller donner la main aux troupes de Marceau, formant ainsi avec elles un immense demi-cercle, le dos à la place ; pendant que le général Hatry, ayant passé le pont du Châtelet, opérait l'investissement à deux portées de canon des remparts, sous la protection de la division Lefèvre.

Pendant deux jours et deux nuits, les régiments de la division Hatry travaillèrent avec acharnement aux ouvrages d'approche. Tous ces braves comprenaient que la Patrie leur avait confié son salut, qu'ils étaient son seul espoir, sa suprême ressource, et ils paraissaient sentir aussi vivement que les généraux eux-mêmes, tout ce qu'un jour, un instant de retard pouvaient lui coûter. La nouvelle des attaques incessantes de nos avant-postes par les partis autrichiens augmentait encore leur ardeur ; enfin dans la nuit du 14 au 15, la tranchée put être ouverte, et le bombardement commença. Un épais brouillard nous avait, depuis le 13, dissimulé les mouvements de l'ennemi ; tout à coup, le 16 au matin le brouillard tomba et le soleil radieux nous montra les colonnes autrichiennes s'avançant de tous côtés en même temps : c'était le prince d'Orange, arrivé dans la nuit à la tête de ses renforts, qui tentait l'attaque générale de nos lignes. Les charges de l'ennemi sur notre droite se firent avec une vigueur et un ensemble remarquables. Les divisions de Marceau, débordées de toutes parts et forcées de repasser la rivière, obligèrent le reste de l'armée à reculer jusqu'auprès du corps de siège, sur le vaste plateau de Jumel, qui domine à la fois la place et la campagne. Puis les munitions vinrent à manquer à quelques bataillons, une panique se produisit au centre, et, pour éviter un plus grand désastre, Jourdan fut obligé d'ordonner la retraite vers les ponts. La division Hatry, qui n'avait pas quitté la tranchée pendant ce combat, dut à son tour,

pour n'être pas coupée, suivre le mouvement général et elle se retira en bon ordre sur la rive droite par Marchiennes.

Ce deuxième échec aurait découragé des cœurs moins fortement trempés que celui du général français; mais le sang-froid de Jourdan ne se démentit pas un seul instant: aux accusations de Saint-Just, qui demandait hautement la tête des généraux vaincus, il ne répondit que par la promesse d'une victoire, et il prépara aussitôt le cinquième passage de la Sambre. Comme il fallait à tout prix empêcher l'ennemi de détruire les travaux du siège, on ne perdit pas un instant; pas un feu ne fut allumé; et dès l'aube du lendemain nos divisions étaient à leur poste, devant les ponts entre Marchiennes et Tamines. Nous nous attendions à nous en voir chaudement disputer le passage; mais le prince d'Orange, à peine victorieux, avait fait rebrousser chemin au gros de ses forces jusqu'à Nivelles, pour empêcher toute entreprise du côté de Namur. Nos généraux ne trouvèrent donc que peu d'obstacles à la reprise de leurs positions de la veille, et ils continuèrent à s'y fortifier, pendant que la division Hatry, rentrée dans ses tranchées, reprenait avec activité le travail des parallèles.

La fortune devait favoriser tant de patriotique persévérance. Le 16 juin le prince de Cobourg, apprenant l'avantage remporté par son armée devant Charleroi, crut dès lors son aile gauche débarrassée des entreprises de Jourdan et ordonna en toute hâte au prince d'Orange de lui envoyer à Courtray trois de ses divisions, pour marcher au secours des Anglais sur la Lys. Mais le 19, il recevait deux foudroyantes nouvelles: Ypres s'était rendu à Pichegru, et Jourdan avait repassé la Sambre! Le généralissime des alliés rentra donc à Tournay sans avoir pu rien entreprendre, et attendant une occasion favorable pour porter ses forces sur la gauche ou sur la droite. Le corps laissé devant les assiégeants de Charleroi n'était pourtant pas demeuré inactif: le 20 juin, il avait

même inspiré de vives inquiétudes à notre gauche ; mais, le 23, Kléber repoussa les Impériaux, qui furent sabrés jusque dans leur camp de Genappe. Cobourg se décida alors à marcher : il envoya aux garnisons de Landrecies et de Valenciennes l'ordre d'aller renforcer le prince d'Orange, et, abandonnant les Anglais en Flandre, il prit avec toute l'armée autrichienne le chemin de Nivelles. Le plan de Carnot commençait à se réaliser : des deux grandes masses de l'armée ennemie, désormais incapables de se soutenir dans le cas d'un échec, l'une fuyait déjà devant Pichegru. Mais Jourdan avait encore à vaincre la plus importante, car dans deux jours, toutes les forces de l'Empire allaient être réunies devant Charleroi !

Cependant, grâce à l'artillerie amenée à grand'peine de Maubeuge, grâce surtout au dévouement admirable des troupes de la division Hatry (1), les travaux du siège étaient poussés avec une activité prodigieuse. Le féroce Saint-Just, qui faisait fusiller dans la tranchée les officiers suspects de négligence, avait ordonné en vain à Jourdan de lui livrer les trois chefs de service : Hatry, Bollemont et Marescot ; le général eut le courage de résister, dans un moment où la désobéissance aux commissaires était un arrêt de mort ; aussi le siège, qui, entrepris jadis par Louis XIV avec de bien plus grands moyens, avait duré des mois, put être terminé au bout de 10 jours : dès le 23, le mineur fut attaché au rempart. Nos soldats étaient animés d'une activité fiévreuse, d'une intrépidité sans li-

(1) Notre 1er bataillon était alors commandé par le citoyen Jean-Baptiste Rivet. Né en 1748, Rivet s'était engagé comme soldat au Régiment de Lyonnais en 1766. Nommé sergent en 1772, sergent major en 1782 à la prise de Minorque, adjudant en 1784 après l'expédition de Gibraltar, lieutenant de grenadiers en 1790, puis adjudant major et capitaine en 1792, il avait reçu l'épaulette de chef de bataillon à l'armée du Rhin en novembre 1793. Lorsque le 1er bataillon du 27e disparut pour former la 53e Demi-Brigade de Bataille, le 31 décembre 1794, Rivet fut nommé au commandement du nouveau corps.

mites. L'idée de la Patrie leur faisait faire des prodiges. « *Tous ceux qui ont perdu la vie dans ce siège*, dit un témoin, *n'ont donné, au milieu des douleurs les plus aiguës, aucun signe de plaintes. Leurs visages étaient calmes et sereins; leur dernière parole était: Vive la République!* » Les mines achevaient l'œuvre de destruction: les ouvrages extérieurs et les postes des saillants tombaient l'un après l'autre. Le 24 au matin, le gouverneur demanda à capituler: « *Ce n'est pas un chiffon de papier*, s'écria Saint-Just, *c'est la place que nous voulons!* » et la canonnade recommença; enfin le 25, les batteries de l'assiégé étaient réduites au silence, et nos bataillons allaient donner l'assaut, lorsque la garnison se rendit à discrétion. Charleroi, réduit à un monceau de ruines, n'était plus, suivant l'expression d'un rapport, qu'un *poste militaire;* mais de la possession de ces ruines allait dépendre le salut de la France. La reddition de Charleroi permettait, en effet, à Jourdan de porter en ligne les 12,000 hommes de la division Hatry, immobilisés jusqu'à ce moment. Le 27e Régiment d'Infanterie, après avoir eu l'honneur de pénétrer le premier dans la nouvelle conquête de la République et d'y faire flotter le drapeau tricolore, reçut l'ordre de regagner avec la division son emplacement de combat. Il était temps, car au moment même où la garnison autrichienne mettait bas les armes, et où nos soldats prenaient possession des postes, le grondement du canon se fit entendre du côté de Nivelles, annonçant l'arrivée des secours du prince de Cobourg.

L'armée française avait occupé, dès la reprise du siège de Charleroi, le champ de bataille du 16 juin. L'aile droite, aux ordres de Marceau, s'appuyant à la Sambre, tenait le bois des Copiaux, entre Anvelois et Lambussart, formant une sorte de crochet offensif. Le centre (divisions Lefèvre, Championnet et Morlot) se rattachait à droite au corps de Marceau par Lambussart, sa gauche

faisant face aux villages de Thuméon et Mellet, et ses bataillons occupaient la chaussée de Nivelles en avant de Gosselies, puis le haut village d'Hépignies devant lequel ils avaient construit une redoute, et les croupes qui dominent Wagné et Fleurus. L'aile gauche formait deux lignes, la première avec Montaigu occupant tout le plateau de Courcelles, derrière Forchies et Trazégnies, la seconde avec Kléber demeurant sur la rive gauche du Piéton, en avant de Gosselies et de Jumel. Enfin, une brigade détachée de l'armée de Pichegru, celle de Daurier, défendait les bords de la Sambre, en avant de Marchiennes, et la division de cavalerie de Dubois, massée à la Ransart, formait toute la réserve de l'armée. Dès que la division Hatry eut été rendue au général en chef, il plaça ces 12,000 hommes (brigades Bonnet et Chapsal) en réserve derrière le centre, entre la Ransart et le bois de Fleurus.

Au résumé, nos lignes, présentant à l'ennemi une force totale de 80,000 combattants, formaient autour de Charleroi un demi-cercle homogène et bien organisé pour la défensive. Au contraire, les Autrichiens, conservant l'espoir d'être secondés par une sortie de la garnison qu'ils ne savaient pas encore prisonnière, voulurent occuper, bien que leur supériorité numérique ne fût pas en proportion, un front de combat beaucoup plus développé, et furent, par suite, obligés de diviser leurs forces en cinq colonnes, pour attaquer les Républicains sur toutes les faces à la fois. Cependant, il paraissait évident que l'ennemi, soucieux de garantir ses communications, masserait le gros de ses forces entre la direction de Nivelles et celle de Namur ; et la place des troupes de réserve pendant l'action se trouva, pour ainsi dire, marquée d'avance, en face des ravins de Fleurus.

Toute la nuit, l'armée resta en éveil, mais ce n'est qu'à huit heures du matin qu'on entendit les premiers coups de canon. Par un beau soleil on put voir, spectacle renouvelé du 16, les

avant-gardes autrichiennes marchant résolument sur toutes nos positions, et de tous côtés éclata presque en même temps le tonnerre des deux artilleries. C'est à notre extrême gauche que le premier choc eut lieu : le prince d'Orange avait lancé trois colonnes qui devaient s'enfoncer comme un coin entre la brigade Daurier et la Sambre, emporter Marchiennes, et s'appuyer sur ce village pour donner la main aux assiégés de Charleroi, pendant qu'à leur gauche l'infanterie autrichienne de Latour refoulerait au delà du Piéton la division Montaigu. Mais les troupes de notre gauche demeurèrent inébranlables à leur poste, et résistèrent jusqu'au soir aux attaques répétées du prince d'Orange. Seul, Montaigu, obligé d'évacuer le plateau de Courcelles, dut se replier sur la Sambre, et ne dut son salut qu'au prompt secours de Kléber, qui sauva Marchiennes et repoussa à son tour les Autrichiens jusqu'à leurs premières positions.

En même temps, la colonne de Quasdanovitch s'avançait par la route de Nivelles. Elle se déploya brillamment des deux côtés de la chaussée, appuyant sa gauche au village de Mellet, et commença à refouler les avant-postes de la division Morlot, pendant qu'elle établissait sur la hauteur de puissantes batteries destinées à lui ouvrir la route de Gosselies, défendue par nos ouvrages.

En face de notre centre, le corps du comte de Kaunitz s'avançait, lui aussi, d'une marche régulière et hardie. Son but était d'enlever les retranchements de la division Championnet établis à Hépignies, et qui battaient tout le terrain entre Mellet et Fleurus. Nos premières lignes, forcées par l'avant-garde de Kaunitz de se replier sur le village, laissèrent l'ennemi gravir la pente, et le reçurent par d'effroyables décharges de mousqueterie et d'artillerie. C'est alors que les Autrichiens durent recourir à un mouvement tournant pour prendre de revers nos tranchées et la re-

doute qui les flanquait : Championnet dut aussitôt évacuer ses positions ; et par suite tout le centre de notre ligne de bataille, à qui les munitions commençaient à manquer, se trouvait gravement compromis, lorsque le général en chef, à la tête d'une brigade de la division Kléber, accourut en personne devant Hépignies pour le dégager.

De son côté, l'archiduc Charles, opposé au général Lefèvre, avait également refoulé les avant-postes français jusque sur les hauteurs retranchées occupées par la division. Mais ce fut vainement qu'il tenta par trois fois l'attaque de nos positions ; trois fois ses colonnes, arrêtées par la mitraille, furent débandées par les charges de nos escadrons.

Mais c'est à notre extrême droite que va se décider le succès de la journée. Le général Beaulieu, commandant le 5e corps autrichien, a vigoureusement attaqué de front le bois des Copiaux, défendu par la division Marceau. Nos jeunes troupes n'osent pas tenir dans le village de Velaines, sur la lisière du bois. Dès lors, la division, pour n'être point tournée, est obligée de se replier ; et cette retraite, précipitée par les charges de la cavalerie hongroise, est sur le point de devenir un désastre. Dans une terrible confusion, presque toutes les troupes de Marceau ont repassé la Sambre. Mais heureusement quelques compagnies, entraînées par leur général, se sont jetées dans les jardins de Lambussart, où Lefèvre, voyant son flanc droit menacé, envoie en toute hâte trois bataillons à leur secours, pendant que Hatry, qui a vu ce mouvement, y détache également trois bataillons.

Lambussart devient dès lors l'unique point de mire de l'armée autrichienne, et l'archiduc Charles reçoit l'ordre d'obliquer à gauche pour y soutenir l'attaque de Beaulieu. Lefèvre, qui est forcé, par ce mouvement, d'évacuer les hauteurs de Fleurus, va se trouver pris d'écharpe ; mais le général en chef, posté à la Ransart,

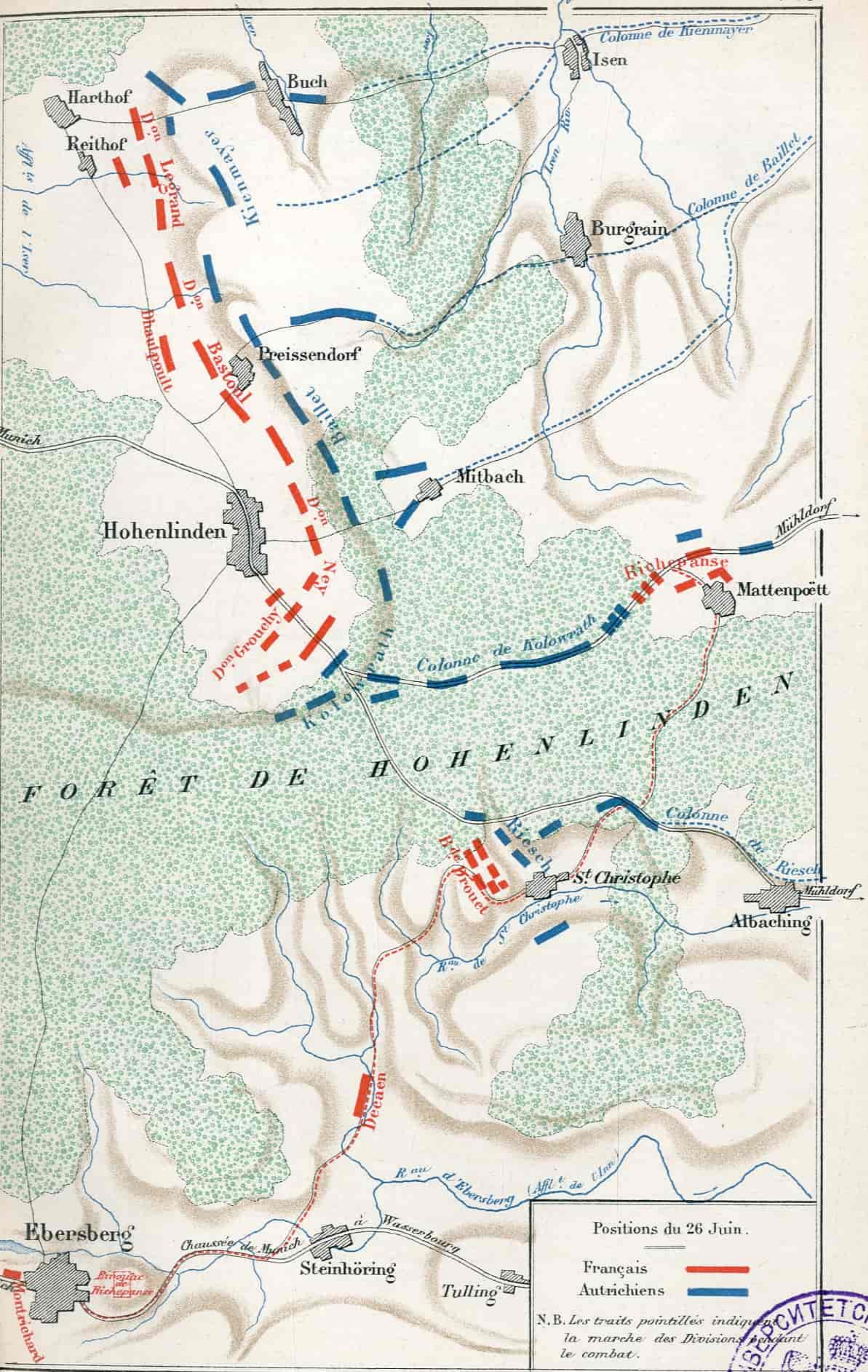
est renseigné sur la marche de l'archiduc par un aérostat qui domine le champ de bataille ; il détache sur-le-champ la brigade de droite de Hatry, le bataillon du 27e en tête, au secours de Lefèvre, et celui-ci peut achever son changement de front. A ce moment précis, l'ennemi, maître enfin de Lambussart, tente de tourner le village par la droite pour rejeter dans la Sambre les restes de la division Marceau. Mais d'un côté quelques compagnies, embusquées dans le bois, y résistent à tous les assauts ; de l'autre, nos bataillons barrent la route aux colonnes autrichiennes, qu'ils tiennent sous leur feu meurtrier. Trois fois, au milieu d'une canonnade éclatant à portée de fusil, elles reviennent à la charge, mais les braves de Lefèvre et de Hatry ne se laissent pas entamer. Un instant on peut craindre que la panique s'empare de nos troupes ; le camp est incendié, les bombes ennemies font sauter les caissons de poudre au milieu de nos réserves, jonchant le sol de sanglants débris ; en même temps les champs de blé mûr, s'enflammant tout à coup, font paraître la division Lefèvre comme perdue dans cette fournaise. Mais le courage des républicains va croissant avec le danger. Le mot énergique de leur général : « *Mes enfants, point de retraite, aujourd'hui !* » est mille fois répété, et la résistance de ces braves permet à la seconde brigade de réserve, accourant de La Ransart, de donner à toute notre ligne un élan qui force les Impériaux à abandonner le village en y laissant quinze pièces d'artillerie.

Pendant cette lutte héroïque, quelques escadrons autrichiens avaient pénétré, le long de la Sambre, jusqu'aux portes de Charleroi ; mais on les reçut à coups de canon, et ils revinrent, à bride abattue, rapporter au prince de Cobourg la première nouvelle de la reddition de la place. Ce fut un coup de foudre pour les généraux ennemis, qui ne livraient bataille que pour nous prendre entre deux feux. Aussitôt l'ordre de la retraite immédiate

fut envoyé à tous les corps de l'armée impériale, où il jeta la consternation. En effet, tandis que notre aile droite remportait l'éclatant succès de la reprise de Lambussart, notre centre commençait à plier devant les attaques de Quasdanovitch. La retraite de l'ennemi commença cependant aussitôt, et ce fut pour l'Autriche un véritable désastre. Malgré l'ordre qui présida aux contremarches sur Nivelles, les efforts de ses généraux ne purent arrêter la déroute complète des derniers échelons ; nos soldats, emportés par l'action, ne faisaient point de prisonniers. Mais la poursuite ne dura pas longtemps, car après ces terribles journées, beaucoup d'entre eux avaient à peine la force de se tenir debout, et en outre on manquait complètement de munitions.

A sept heures du soir seulement, les derniers bataillons ennemis avaient disparu ; on put alors rallier les vainqueurs, épuisés de fatigue et de besoin, qui campèrent sur leurs positions de la journée. Les alliés avaient perdu ce jour-là plus de 10,000 hommes ; quant à nos pertes, qui ne furent point évaluées, elles n'étaient guère inférieures, si l'on en juge par celles de notre premier bataillon, qui, sur un effectif de 1000 combattants au début de la campagne, n'en comptait plus, le 28 juillet, que 744. Mais, qu'importait le sang versé ? L'armée de Jourdan, qui venait de sauver notre frontière du Nord et de reconquérir la Belgique, n'avait-elle pas bien mérité de la Patrie ?

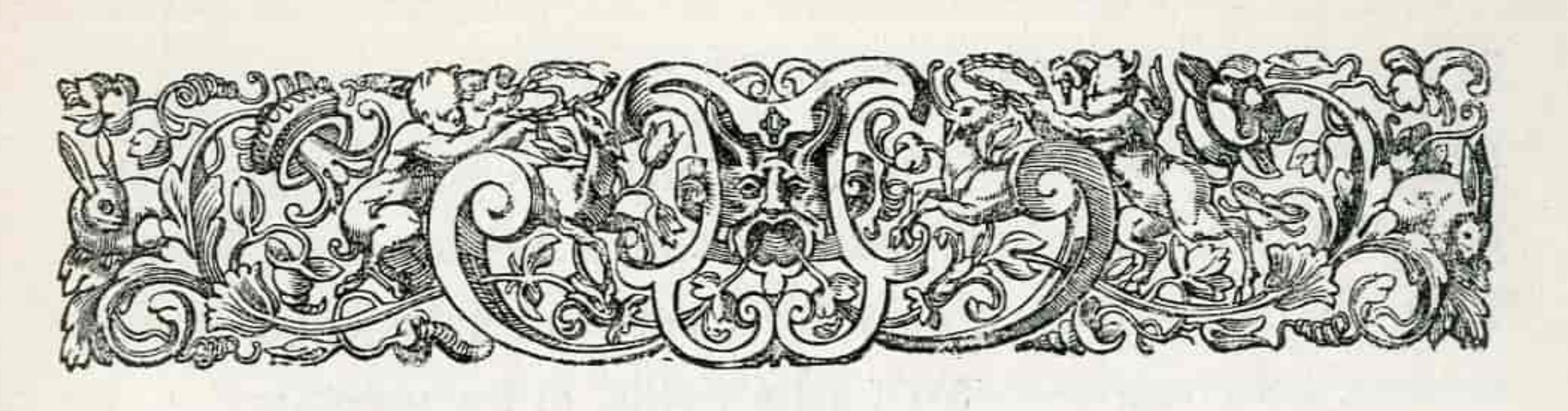
CHANCELLOR



S.C. del.

Erhard Marne

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА



HOHENLINDEN

La campagne de 1799, terminée par l'extermination des Russes à Zurich, venait de sauver la France de la seconde coalition. Les finances épuisées, l'administration publique désorganisée par les luttes politiques, commandaient de nous en tenir à un si beau résultat ; aussi le premier consul, dès son avénement (10 novembre), s'empressa-t-il de notifier aux puissances ses intentions pacifiques. Mais seules la Russie et la Prusse nous tendirent la main ; l'Angleterre et l'Autriche avaient fait des réponses insolentes ou évasives. Dès lors que la paix de l'Europe ne pouvait être obtenue que par des victoires, Bonaparte se décida à reprendre la lutte ; deux armées se formèrent aussitôt, dont l'une, réunie à Dijon, allait, sous ses ordres directs, prendre le chemin des Alpes, pendant que la seconde, confiée au général Moreau (1)

(1) La 27e Demi-Brigade de Ligne (3 bataillons, effectif, 2.276 hommes) faisait partie de la 2e division de l'aile gauche de Moreau, qui, avec le général Sainte-Suzame, franchit isolément les défilés de la Forêt-Noire par le Nord et resta sur la rive gauche du Danube (flanqueurs de gauche) pendant la première partie de la campagne.

traversait la Forêt-Noire pour descendre le cours du Danube. Au bout d'un mois les deux éclatantes victoires de Marengo et d'Hochstedt (14-19 juin 1800) avaient forcé l'ennemi à demander un armistice. Un congrès s'ouvrit à Lunéville, et les préliminaires de la paix furent signés à Paris, le 18 juillet.

Mais l'Autriche et l'Angleterre ne voulaient que gagner du temps ; au bout de trente jours, délai accordé par la Convention, leurs gouvernements n'avaient pas encore ratifié le traité de Lunéville. Devant tant de mauvaise foi, l'ordre fut donné à Moreau de se préparer à marcher (31 août) ; c'est alors que l'Empereur, ne jugeant pas son armée en état de reprendre la lutte, offrit à la France de sérieuses garanties : il laissait nos troupes occuper Ingolstadt, Ulm et Philipsbourg. Ces concessions semblaient devoir enfin assurer la paix. Et cependant le Cabinet autrichien, s'appuyant sur le retard des ministres anglais, refusait comme eux de signer le traité ! Pour ne pas laisser à l'armée impériale le loisir de s'organiser pendant l'hiver, il fallait brusquer les événements ; un dernier ultimatum n'ayant pas eu de réponse, l'ordre de rouvrir les hostilités partit de Paris, et parvint à nos généraux dans la nuit du 27 au 28 novembre.

Depuis des mois entiers l'armée de Moreau était prête au combat. Occupant une position oblique entre l'Inn et l'Iser, elle aurait pu se concentrer rapidement en face de l'un des passages de l'Inn pour disputer à l'ennemi la route de Vienne, l'unique objectif d'une campagne en Bavière. Mais c'eût été donner trop beau jeu à l'archiduc Jean ; car derriere cette barrière redoutable, l'armée autrichienne appuyée sur les bastions tels que les places de Braunau, Mühldorf, Wasserbourg et Kufstein, pouvait arrêter pendant des mois entiers les efforts d'un adversaire même supérieur. Moreau prit donc le parti d'attirer les forces de l'archiduc sur la rive gauche, dans un pays coupé, couvert de bois, et sur lequel la supério-

rité de l'artillerie et de la cavalerie autrichiennes ne pouvait l'emporter contre notre excellente infanterie.

Après avoir délogé, dès le 29 novembre, tous les avant-postes de l'ennemi, il fit une importante démonstration vers sa droite, dans la direction du Tyrol. C'était inviter les Autrichiens à un mouvement enveloppant; en effet, l'archiduc croyant le champ libre devant sa droite, passa l'Inn, et il s'avançait au Nord pour couper nos communications avec le Danube, lorsque la rencontre inattendue d'un corps français sur l'Isen lui fit craindre de s'être trop aventuré. Il engagea le combat avec trois de nos divisions, qui durent, après une lutte sérieuse, battre en retraite au Sud-Ouest, sur Ebersberg (1er décembre). L'armée autrichienne, formée en quatre grandes colonnes, commença alors une conversion à gauche qui la ramenait dans la direction de Munich. L'archiduc croyait, en effet, avoir infligé un échec à toute l'armée française, et, pour n'en pas perdre le fruit, il hâta son mouvement de poursuite et s'engagea résolument dans les hauteurs boisées qui séparent les bassins de l'Inn et de l'Iser (2 décembre). C'est là, au milieu de la forêt voisine d'Ebersberg, que va se décider le sort des deux armées.

Deux uniques chaussées traversent la forêt de l'Ouest à l'Est, les routes de Munich à Mühldorf et à Wasserbourg; les pluies d'automne ont défoncé les petits chemins pratiqués pour le charriage des coupes de bois, et il paraît évident que le gros de l'ennemi s'avancera par la route de Mühldorf. Au débouché de sa partie la plus resserrée, dans la grande clairière d'Hohenlinden, Moreau a placé le général Ney, soutenu par Grouchy; à leur gauche, sont rangées en bataille, en face des chemins parallèles à la route, les divisions Bastoul, d'Hautpoult et Legrand, occupant toute la largeur de la clairière. A deux lieues à droite, Richepanse, appelé en hâte de Wasserbourg, dont il vient de s'emparer, demeure hors de la forêt en avant d'Ebersberg, appuyé par Decaën, qui, de

Zornotting, sur la route de Munich, doit suivre ses mouvements. Moreau lui a confié une mission aussi périlleuse que glorieuse : lorsque les colonnes autrichiennes seront engagées dans la forêt, il doit, par un détour de plus de trois lieues, surprendre le village de Mattenpoët, qui commande l'accès de la chaussée de Mühldorf, et enfermer dans la forêt la moitié de l'armée impériale.

La division Richepanse va se montrer digne de la confiance du général en chef. Le 3 décembre, à quatre heures du matin, par un froid glacial, et au milieu d'une neige épaisse qui a succédé à la pluie, elle quitte son bivouac, revient jusqu'à Steinhöring, où elle abandonne la chaussée de Wasserbourg pour marcher, à travers les champs et les bois, vers le village de Saint-Christophe, sur la lisière de la grande forêt. Le chemin est affreux ; les guides eux-mêmes ont la plus grande peine à se diriger, car il fait à peine jour et les tourbillons de neige couvrent toutes les traces et empêchent de voir à quelques pas devant soi. Enfin, grâce à l'énergie surhumaine de nos soldats, nous sommes à Saint-Christophe à sept heures ; cette marche si pénible a causé l'allongement de la colonne ; mais le général n'a pas un instant à perdre : il sacrifie quelques minutes pour faire passer en tête son régiment de cavalerie, et la division traverse le village et s'enfonce dans le bois. Tout à coup la 2e brigade (général Drouet), qui n'a pas encore regagné sa distance, se trouve face à face avec une colonne autrichienne, débouchant d'un chemin de traverse ; c'est la division de Riesch, occupant la gauche de l'archiduc, qui cherche à gagner la route de Wasserbourg pour continuer sa marche vers Munich !

Richepanse, toujours en tête de sa première brigade (général Walter) n'apprend la situation de la deuxième que par le bruit de la fusillade, mais le temps est trop précieux pour qu'il cherche à la dégager. Il envoie immédiatement à Drouet l'ordre de revenir sur Saint-Christophe et d'y prendre une position qui lui permette de

tenir jusqu'à l'arrivée de la division Decaën, qui doit avoir quitté Zornotting. Quant à lui, resté seul avec 5000 hommes à peine, il va poursuivre sa marche ; sa brigade de tête lui suffira pour achever son mouvement, pourvu qu'elle ne soit pas surprise avant d'atteindre Mattenpoëtt. C'est donc aux deux demi-brigades de Drouet, la 27e de Ligne et la 14e Légère, qu'il confie tout le succès de l'entreprise, c'est d'elles que va dépendre le salut de l'armée. Qu'elles attirent sur elles, par une défense à outrance à Saint-Christophe, tous les efforts de l'aile gauche autrichienne, et Richepanse est sauvé !

Nos braves soldats l'ont tous compris, et pas un n'a d'autre pensée, que de faire vaillamment son devoir. Sous la fusillade des Autrichiens, Drouet les ramène en bon ordre jusqu'auprès du village, sur un plateau qui domine le chemin du bois et une partie de sa lisière. A peine la brigade a-t-elle pris position, que l'attaque commence du côté du village ; l'ennemi, d'abord repoussé dans le chemin creux, revient à la charge en gravissant le plateau sur deux faces ; mais nos carrés ne peuvent être entamés. La 27e, commandée par un brave éprouvé, le citoyen Lefranc, résiste à tous les assauts. Le capitaine Paulus est blessé de deux coups de feu et les lieutenants Gillet et Huot, le dernier avec trois blessures, tombent à leur tour sous les feux de salve des ennemis, qui n'osent aborder à la baïonnette. Enfin le soldat Dalley, impatient de lutter de près, s'élance seul au milieu des ennemis, et son exemple, aussitôt suivi par les premiers rangs, dégage notre front. Le capitaine Cunot, le lieutenant Danglade se signalent par des actions d'éclat, dont le souvenir sera perpétué par les armes d'honneur que ces braves recevront du Premier Consul après la campagne. A travers la fusillade, Cunot, apercevant le drapeau du bataillon entouré par les Autrichiens, s'est aussitôt précipité à son secours, suivi d'une partie de sa compagnie : un coup de feu tiré à bout portant lui fracasse l'épaule, et il tombe au milieu des Autrichiens, qui vont le

faire prisonnier ; mais ses braves sont accourus, entraînés par son exemple, et leurs baïonnettes l'arrachent à l'ennemi. Le chef de brigade Lefranc (1) lui-même, un fusil à la main, combat au milieu des soldats. Cependant, malgré l'énergie de la 27e et de son vaillant chef, les Autrichiens se sont étendus autour de notre position et font avancer leur droite dans la forêt pour cerner la brigade et l'isoler davantage encore. Le plateau, trop étroit pour permettre notre déploiement, est menacé de tous côtés, et les munitions commencent à manquer. Le général est sur le point de tenter à la tête de la brigade une trouée vers la forêt, lorsqu'il entend sur sa droite une vive fusillade ; c'est enfin la division Decaën qui vient à notre secours !

Cette nouvelle communiquée aux soldats redouble leur ardeur ; pendant que la gauche des ennemis a fort à faire pour soutenir l'attaque de l'avant-garde de Decaën, la brigade Drouet, enlevée par ses officiers, tombe impétueusement sur leur droite et sème le désordre parmi les régiments autrichiens. Toute cette partie du corps de Riesch bat en retraite précipitamment pour faire face à Decaën, laissant notre brigade libre de continuer son chemin. C'est tout ce que demandait Drouet ; craignant que la brigade Walter ne fût pas assez forte pour soutenir à Mattenpoëtt les attaques des derniers corps autrichiens, il força de vitesse et trouva, comme il l'avait prévu, Walter aux prises avec toute la cavalerie impériale

(1) Lefranc (Jacques), né le 3 novembre 1750, soldat en 1769 au Régiment de Béarn, sous-lieutenant en 1787. Se signala en 1793 comme chef du Bataillon des Landes à l'armée des Pyrénées, où il refusa le brevet de général de division ; nommé chef de la 40e Demi-Brigade de Bataille en 1793, et en 1796 chef de la 27e Demi-Brigade de Ligne. Il lui fut décerné un sabre d'honneur par arrêté du Premier Consul du 15 ventôse an IX « *en récompense de sa bravoure éclatante et des services qu'il avait rendus à la République à la bataille de Hohenlinden et dans le courant de la campagne d'hiver de l'an IX.* » Blessé en Pologne en 1806, il alla mourir à Malaga en 1808.

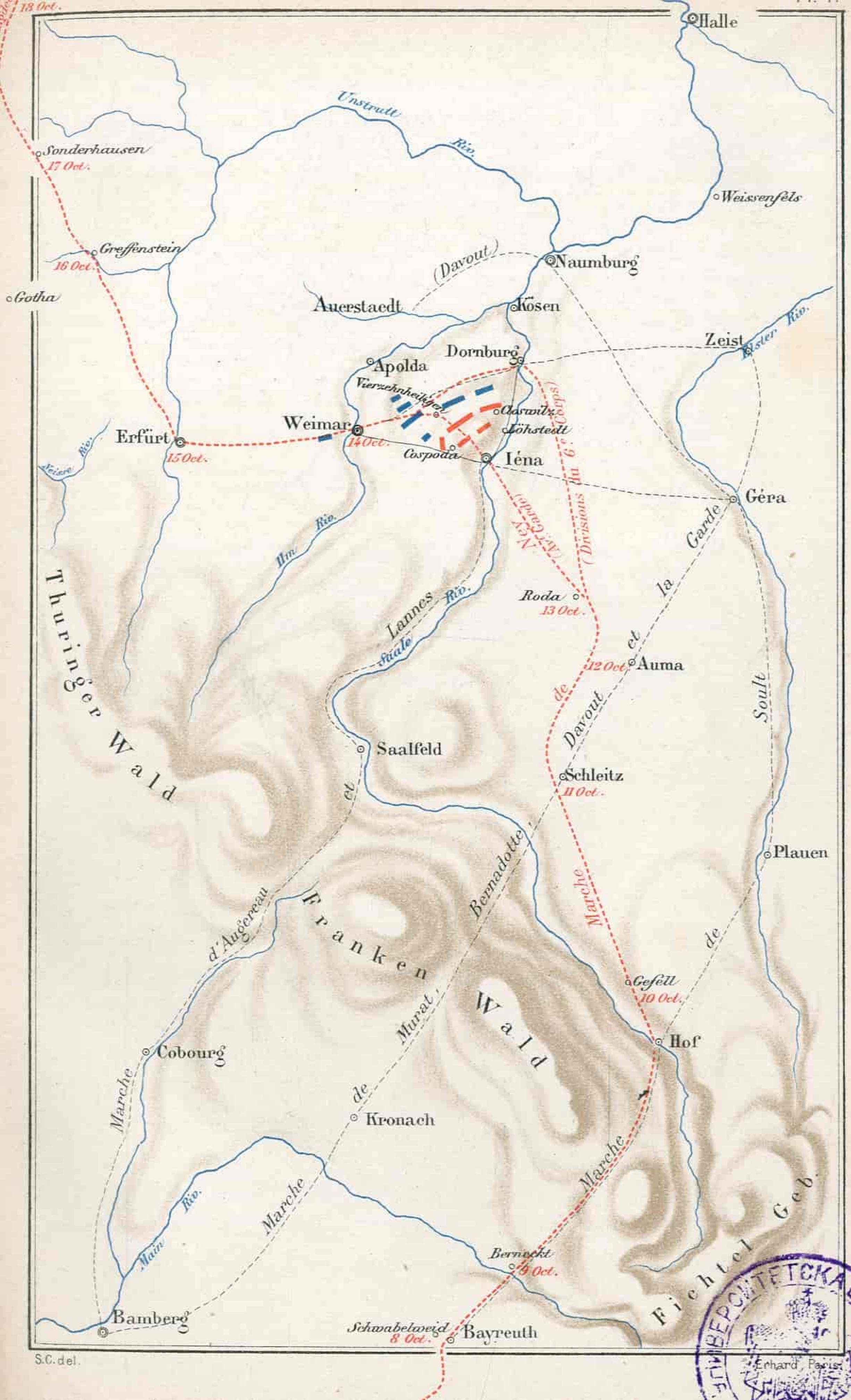
qui ne pouvait agir dans la forêt, et menacé d'être coupé et fait prisonnier. Ce furent encore une fois nos soldats qui rétablirent le combat par une charge vigoureuse au sortir du bois. Mais, comme nous allons le voir, la récompense de la brave 27e Demi-Brigade devait être digne de sa valeur.

Richepanse, ayant laissé à Mattenpoët le général Walter, s'était, seul avec une demi-brigade, jeté tête baissée sur les derniers bataillons de la colonne autrichienne engagée sur la chaussée. Son attaque irrésistible avait jeté l'épouvante dans la colonne, dont la tête était en même temps écrasée par Ney, et la déroute des Autrichiens commençait au milieu d'un carnage effroyable. C'est à Mattenpoëtt, que tout ce qui, de l'armée impériale, avait pu échapper au désastre, vint passer sous les yeux de nos soldats triomphants. A quatre heures, toutes les colonnes autrichiennes avaient rompu en désordre et s'enfuyaient vers Mühldorf, laissant entre nos mains 11,000 prisonniers dont 180 officiers, 100 canons et la plupart de leurs drapeaux. Plus de 6,000 ennemis avaient mordu la poussière ; nos pertes s'élevaient à peine à 2,500 hommes, beaucoup appartenant à la division Richepanse, à qui revenait la part principale de gloire dans cette journée.

Le général en chef ne ménagea pas ses compliments et sa reconnaissance aux braves qui lui avaient donné la victoire. Il embrassa avec émotion Richepanse et ses chefs de brigade et de demi-brigade : « *Mes amis*, s'écriait-il, *vous avez conquis la paix ; oui, c'est la paix que nous venons de conclure à Hohenlinden!* » En effet, après un pareil désastre, la résistance de l'armée autrichienne était impossible ; elle dut bientôt renoncer à nous couper le chemin, et sa retraite, marquée chaque jour par des échecs, devint une véritable fuite. Enfin, le 25 décembre, elle demanda grâce. En vingt jours, nous avions conquis 90 lieues de terrain, franchi successivement les formidables lignes de

l'Inn, de la Salza, de la Traun et de l'Ens, et les avant-postes de l'avant-garde de Richepanse, fournis par la vaillante 27e Demi-Brigade, étaient alors à moins de 20 lieues de Vienne.

L'armistice de Steyer, conclu entre Moreau et l'archiduc Charles d'Autriche (25 décembre), nous livra toutes les places du Tyrol et de la Bavière, et obligea l'Autriche à traiter sans l'Angleterre. Enfin le glorieux traité de Lunéville (9 février 1801), qui donnait le Piémont à la France et abdiquait tous les droits de l'empire en Italie, fut la consécration de cette belle campagne, glorieuse entre toutes pour notre Régiment.



УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА

IÉNA

La campagne de 1805 et l'éclatante victoire d'Austerlitz n'avaient arrêté qu'un instant les armements de la Prusse, bien qu'elle fût restée en dehors de la seconde coalition. Mais la création d'une Confédération du Rhin, qui bouleversait l'Europe Centrale, et l'élévation d'un prince français au trône de Hollande mirent le comble à l'irritation de la cour de Berlin. Les appels aux armes se firent dès lors sans mystère, et le roi Frédéric III, qui venait de conclure alliance avec l'empereur de Russie, ne voulut même pas attendre son secours, pour conduire en Saxe une armée et sommer le gouvernement français d'évacuer l'Allemagne.

Napoléon n'était pas pris au dépourvu par l'attitude menaçante de la Prusse, car il avait un plan de campagne, non seulement préparé, mais déjà exécuté en partie. Dès la fin de septembre, les cinq corps de la Grande Armée demeurés en Allemagne avaient été dirigés sur le Mein, la garde transportée de Paris à la frontière, et les Etats de la confédération invités à mettre sur pied leurs contingents. C'est le 22 septembre 1806 que le 27e Régiment de Li-

gne, qui appartenait au 6e Corps (1), reçut l'ordre de quitter ses cantonnements au bord du lac de Constance, pour gagner le Nord de la Bavière. Le 27 il était à Laupheim, le 30 à Ulm, le 3 octobre à Anspach, et le 6 il arrivait à Grafenberg, tout près de Bayreuth, au pied des montagnes du Frankenwald. La Grande Armée tout entière, réunie comme par miracle, était concentrée là, entre Bayreuth et Cobourg, et le quartier général de l'Empereur venait d'être établi à quelques lieues en arrière, à Bamberg. Ce jour-là même, Napoléon, ayant reçu l'insolent ultimatum du Roi de Prusse, donna à toutes les troupes l'ordre général du départ pour le lendemain matin.

La Grande Armée était formée en trois colonnes, qui devaient franchir le Frankenwald par les trois routes de Bayreuth, Kronach et Cobourg, puis obliquer à droite, et se porter sur les lignes de communication de l'ennemi : une fois à hauteur de Géra, sur l'Elster, nous faisions face au Rhin et nous séparions de Berlin l'armée prussienne, massée entre Erfürt et Weimar. Pendant que Lannes et Augereau, à gauche, se dirigeaient sur Saalfeld, et au centre, la Garde, Murat, Bernadotte et Davout, sur Schleitz, la colonne de droite, composée des corps de Soult (4e) et de Ney (6e) et d'une division bavaroise, partis le 8 de Bayreuth, marchait sur Hoff et Plauen. Les deux colonnes de droite devaient se réunir à Géra, pendant que celle de gauche prenait comme objectif le

(1) En 1806, notre Régiment formait, avec le 59e, la 2e Brigade de la 3e division du 6e Corps (maréchal Ney). Il était fort de ses 1er et 2e bataillons (le 3e restant en dépôt à Mayence) et leur effectif total était de 2,125 hommes. Le Corps d'Armée ayant été réorganisé au moment de son départ, le 27e forma, avec le 25e Léger, la 1re brigade (général Marcognet) de la 2e division (général Malher). La compagnie de grenadiers et la compagnie de voltigeurs des 3es bataillons des régiments du 6e Corps avaient été réunies en deux bataillons d'élite, qui dans toute cette campagne marchèrent avec l'avant-garde du Corps d'Armée.

pont d'Iéna sur la Saale, qui devait être le pivot de notre grande conversion à gauche.

L'armée passa la montagne sans encombre ; mais les colonnes de gauche rencontrèrent le 10 à Saalfeld et à Schleitz des corps ennemis importants, qu'elles culbutèrent et qui se retirèrent précipitamment sur la rive gauche de la Saale. Napoléon, sentant dès lors le besoin de concentrer sous sa main la grande masse de ses forces, envoya au 6e Corps, qui venait d'arriver à Hof, l'ordre d'abandonner son itinéraire primitif et d'obliquer fortement à gauche. Le maréchal Ney prit donc aussitôt les chemins parallèles à la rivière, laissant Soult et les Bavarois continuer leur route sur Plauen ; il s'arrêta le 11 en avant de Schleitz, où venait de passer l'arrière-garde de la colonne du centre, et bivouaqua comme elle à Auma le 12, pour la suivre le lendemain sur la grande route de Géra.

Devant nos mouvements, qui menaçaient directement les communications de l'armée prussienne avec Magdebourg et Berlin, le prince de Brunswick, son généralissime, s'était cru obligé de la diviser. Une partie de ses forces, avec le prince de Hohenlohe, posté sur les plateaux qui s'étendent entre l'Ilm et la Saale, devait arrêter notre marche sur Weimar, tandis que lui-même, à la tête de la partie principale, préparerait en avant de l'Elbe une seconde ligne d'opérations. C'est cette deuxième armée qui, voulant repasser la Saale, rencontra Davout et fut acculée par lui jusqu'aux champs d'Auerstaedt, pendant que se livrait la bataille d'Iéna.

En effet l'Empereur, en arrivant le 12 à Géra avec sa garde et les Corps de Murat, Davout et Bernadotte, avait immédiatement détaché ces deux derniers vers le Nord, pour couper sur la Saale la retraite de Brunswick, pendant que Soult, la division bavaroise, Murat et la Garde, faisant un à-gauche complet, prenaient la direction d'Iéna. Augereau et Lannes, partis de Saalfeld le 10 et suivant la rive gauche de la Saale, convergeaient vers le même

point. Quant à Ney, retardé par son changement de direction qui l'avait mis à une journée de marche derrière l'Empereur, il fallait lui éviter le coude de Géra.

Dans l'après-midi du 13, le maréchal, impatient d'apprendre des nouvelles (car il avait quitté Auma le matin même, sans connaître le but de son mouvement), devançait sur la grande route son avant-garde, que les deux divisions suivaient à une grande distance, lorsque, deux lieues avant d'atteindre Roda, il reçut du major-général l'ordre d'obliquer encore à gauche, et de marcher vers Iéna avec la plus grande hâte, en tâchant de regagner le temps perdu ; lui-même devait prendre ses dispositions pour assister à la reconnaissance de nuit que ferait l'Empereur en avant de nos lignes.

Le général communiqua cet ordre aux généraux Marcognet (1) et Marchand, et partit aussitôt à la tête de son avant-garde. Cette vaillante troupe, composée des deux bataillons de grenadiers et de voltigeurs tirés des 3es bataillons du corps d'armée, d'un régiment léger et d'une brigade de cavalerie, ne s'arrêta pas un instant. Après une marche extrêmement pénible par cette nuit obscure et froide, elle traversa à cinq heures du matin le pont et les rues désertes d'Iéna, gravit en silence, au milieu des ténèbres, la montagne escarpée qui domine la rive gauche de la Saale, et vint camper à gauche du carré de la Garde Impériale, qui s'y trouvait en position depuis minuit. On apercevait, en face de l'étroit pla-

(1) Le général Marcognet, commandant la 1re brigade de la 1re division (25e Léger et 27e de Ligne) avait pris le commandement de la division en l'absence du général Malher, en congé. Il était fort populaire parmi les soldats, et connu pour sa bravoure et son originalité. Dans l'attaque du fort de Scharnitz (1805) par le 27e et le 25e Léger, il ordonna à un tambour de rester près de lui en portant une tête de chou au haut d'une perche, et de l'abattre s'il était tué. Il dit ensuite aux officiers : « Tant que vous verrez la tête de chou, vous direz : Pierre Marcognet est là. Si vous ne la voyez plus, le plus ancien colonel prendra le commandement » (*Souvenirs du duc de Fezensac.*)

teau où l'Empereur avait massé le gros de son infanterie, et fait hisser à grand'peine toute son artillerie, la ligne étendue des feux de l'ennemi, qui semblait nous cerner de toutes parts et pouvoir en un instant nous précipiter dans la Saale. Nous en étions si près qu'on entendait marcher les sentinelles prussiennes.

Le prince de Hohenlohe, persuadé que Napoléon était déjà sur l'Elbe, et croyant n'avoir devant lui que les deux corps venus de Saalfeld, comptait sur le général Tauenzien, qui formait sa première ligne, pour l'en débarrasser rapidement et lui permettre de rejoindre aussitôt le gros de l'armée prussienne. Mais, au moment même où l'avant-garde de Ney arrivait en position, l'Empereur, après avoir parcouru le front des troupes, et jeté aux soldats quelques paroles vibrantes, faisait prendre les armes et mettait en mouvement sur son front le corps du maréchal Lannes. Au milieu d'un brouillard épais, qui ralentissait notre marche et nous forçait à la plus grande circonspection, et après une vive fusillade, les villages de Cospoda et de Closwitz furent enlevés, et la retraite complète du corps de Tauenzien nous donna enfin, vers neuf heures, l'espace nécessaire au déploiement de l'armée.

C'est alors seulement que commença la véritable bataille. Pendant que Hohenlohe accourait vers la Saale au secours de son lieutenant, le maréchal Augereau, à notre gauche, prenait hardiment la route de Weimar pour déborder le flanc droit des Prussiens, et Soult, gravissant la montagne à notre droite, faisait aussi un crochet offensif; Lannes, rassemblé sur les positions qu'il avait conquises, attendait des ordres pour se porter en avant. Le centre ne devait, dans la pensée de l'Empereur, s'engager qu'après la rencontre de l'ennemi par les deux ailes. Mais le maréchal Ney, dans son ardeur de combattre, s'était avancé avec ses deux bataillons d'élite, caché par le brouillard, et avait pris place entre Lannes et Augereau en face du village de Vierzehn Heiligen, qui

occupait le milieu du champ de bataille. Tout à coup, vers dix heures, le soleil, perçant enfin les nuages, lui montre, à une portée de fusil, toute la cavalerie prussienne, amenée par le prince de Hohenlohe, qui fond à l'instant sur sa faible troupe. Nos carrés sont aussitôt formés ; ils laissent les cuirassiers ennemis arriver à vingt pas, puis par leurs décharges meurtrières, terrifient chevaux et cavaliers. Notre brigade de cavalerie légère, abritée par un bouquet de bois, parvient à bonne distance pour charger à son tour les Prussiens ; mais elle est repoussée par la masse ennemie, et forcée de se réfugier derrière nos voltigeurs et nos grenadiers. Ceux-ci résistent à tous les assauts sans perdre un pouce de terrain. Leur contenance, au milieu de ce tourbillon de cavalerie, est magnifique, leur fusillade épouvantable, au dire d'un vieux soldat de la Garde (1).

L'Empereur, étonné et mécontent que l'on ait devancé son ordre, galope jusque sur la hauteur auprès de Vierzehn-Heiligen ; mais il aperçoit nos deux carrés se défendant héroïquement contre toute la cavalerie prussienne, et aussitôt sa colère tombe : il fait partir au secours de Ney tout ce qu'il a sous la main de cavalerie légère, et envoie à Lannes l'ordre de se porter en avant. Nos braves soldats, qui luttent toujours comme des lions, vont bientôt manquer de cartouches, quand ils remarquent du trouble dans les rangs ennemis ; c'est qu'une division de Lannes menace de les prendre en flanc. A la faveur de cette diversion, le maréchal Ney peut enfin faire charger ses cavaliers, qui dégagent son front ; puis il fait avancer à gauche son régiment léger, qui va le relier à Augereau, poste son bataillon de grenadiers dans le petit bois, et lance les voltigeurs dans le village de Vierzehn-Heiligen, pour y donner la main au maréchal Lannes. Mais au même instant, une division

(1) *Cahiers du Capitaine Coignet.*

prussienne s'avance en bataille pour s'emparer du village, et elle s'arrête à portée de fusil. Ses décharges bien ajustées nous font souffrir cruellement, et pour l'appuyer en attendant l'arrivée des réserves du général Ruchel, qui accourt de Weimar, le prince de Hohenlohe fait couvrir d'obus le village et le rend intenable.

Vains efforts! Augereau vient enfin d'atteindre l'aile droite des Prussiens, qu'il refoule sur leur centre, et c'est le canon de Soult qu'on entend sur leur flanc gauche! En même temps, la grosse cavalerie de Murat débouche sur le plateau, *les chevaux blancs d'écume et tirant la langue*, et les deux divisions de Ney, qui ont parcouru plus de 15 lieues (63 kilom.) sans s'arrêter, au milieu de fatigues inouïes (1), et qui sont allées passer la Saale à Dornburg, paraissent enfin sur notre droite, le 27e de Ligne en tête, prenant position auprès de Soult. Alors Napoléon fait avancer toutes ses réserves, qui donnent à la première ligne une impulsion irrésistible. Les Prussiens ne tiennent pas sous ce choc terrible; ils sont jetés hors de leurs positions, et nos soldats, continuant leur course furieuse, poussent devant eux comme un troupeau toute cette belle armée de parade, la mieux instruite de l'Europe. Le corps de Ruchel, qui tente de protéger la retraite, est culbuté par Soult; enfin, dans moins d'une heure la déroute de l'ennemi est complète, et nos

(1) C'est un des beaux exemples d'énergie que nous présente l'histoire des campagnes de l'Empire, car ces soldats, qui venaient de faire, sans murmurer, une étape de 63 kilomètres, étaient plus chargés que vous ne le serez jamais, soldats d'aujourd'hui, et leur équipement vous semblerait singulièrement pénible à porter. La coiffure des fusiliers et chasseurs était le lourd et encombrant shako, qui avait en 1804 remplacé le chapeau de feutre. Et nos grenadiers portaient le fameux bonnet à poil, si profond qu'il leur tenait souvent lieu d'armoire à provisions : en arrivant sur le plateau d'Iéna, les grenadiers envoyèrent par compagnie une corvée de 25 hommes dans la ville déserte pour en rapporter du vin et du pain : les hommes de corvée remontèrent chargés de provisions, et portant chacun deux bouteilles dans le bonnet à poil.

cavaliers, leurs sabres dégouttants de sang, entrent à Weimar en même temps que les fuyards.

A la même heure, à Auerstaedt, le maréchal Davout infligeait au prince de Brunswick une sanglante défaite : c'était l'achèvement de la ruine de l'armée prussienne. Elle perdait dans cette journée 20,000 hommes et laissait entre nos mains 25,000 prisonniers, 30 drapeaux et 200 canons. Nos pertes ne s'élevaient pas à plus de 1100 tués et 3000 blessés, qui nous avaient ouvert la ligne de l'Elbe et la route de Berlin.

Ceux qui, dans cette mémorable journée, n'avaient pu prendre part au combat, en furent dédommagés : après avoir été à la peine, ils devaient être à l'honneur. Le 6e corps, qui ne put arriver à Weimar que dans la nuit du 14, était désigné pour marcher, seul avec la cavalerie de Murat, contre la place d'Erfürt, refuge d'une partie de l'armée ennemie, tandis que le reste des troupes se reposerait autour de Weimar. Les officiers de notre brigade (1) avouaient qu'ils n'avaient jamais vu les soldats aussi à bout de leurs forces : en arrivant au bivouac, il avait fallu une demi-heure pour les décider à allumer du feu et à chercher des vivres. Et cependant, dès l'aube, tout le monde fut sur pied pour l'appel; aucun soldat du 27e ne voulut rester en arrière ; et, le lendemain matin, l'Empereur apprenait la capitulation d'Erfürt.

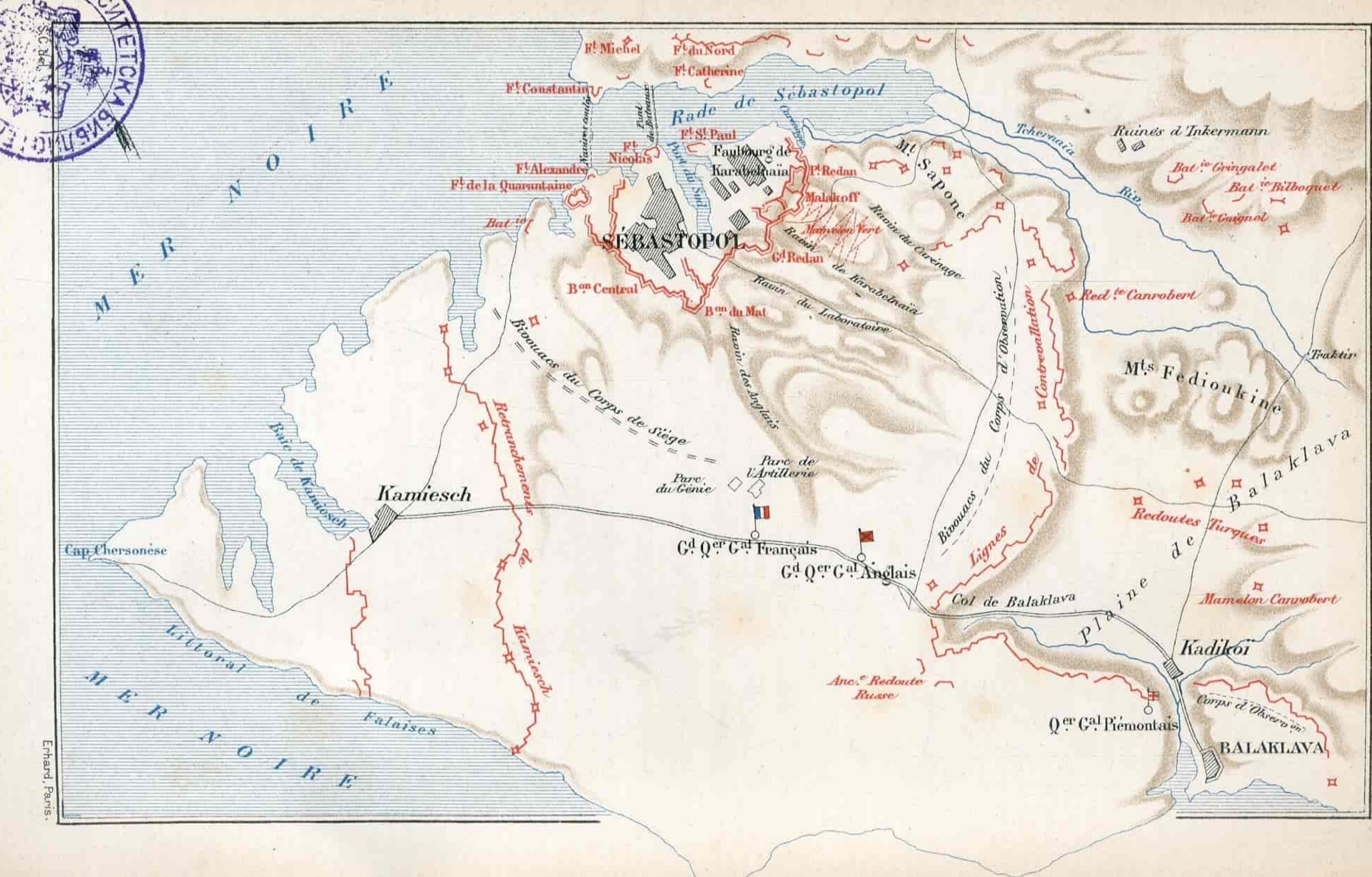
La prise de Magdebourg (25 octobre) devait être la dernière étape de cette marche aussi glorieuse que rapide, qui se termina par l'entrée de l'armée française à Berlin (à partir du 28 octobre). La Prusse était terrassée; seuls les Anglais et les Russes restaient encore à vaincre. Date mémorable entre toutes pour notre Régiment : c'est le *21 novembre 1806*, le jour même où Napoléon décrétait contre l'Angleterre le Blocus continental, que le 27e

(1) *Souvenirs militaires du duc de Fezensac, officier d'ordonnance du maréchal Ney.*

Régiment d'Infanterie, après avoir tenu garnison pendant trois semaines dans la place de Magdebourg qu'il avait conquise, *traversa Berlin* pour marcher contre les Russes (1). Ni les lauriers dont il s'est couvert depuis lors, ni surtout la journée désastreuse où la Prusse a pris sa revanche d'Iéna, ne doivent jamais nous la faire oublier.

(1) Le 27e de Ligne, appartenant alors à la 1re Brigade (Général Marcognet), de la 2e division (Général Gardanne) du 6e Corps (Ney) ne comptait plus à l'effectif que 1,452 hommes et 52 officiers.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА



Erhard, Paris.

SÉBASTOPOL

Les prétentions de la Russie en Asie Mineure, et son attitude vis-à-vis de l'Empire Ottoman, avaient, dès 1853, obligé les grandes puissances européennes à intervenir pour le maintien de leurs droits et de leur influence en Orient. Mais les négociations entamées à Vienne échouèrent, et l'armée russe envahit les principautés danubiennes (3 juillet). Sur terre, l'armée du Sultan résista d'abord victorieusement; mais, sa flotte ayant été détruite à Sinope, la Turquie restait à la merci d'un débarquement des Russes. C'est alors que la France et l'Angleterre, dont les intérêts étaient le plus menacés, envoyèrent leurs escadres dans les Dardanelles pour protéger au besoin Constantinople, pendant que, dans les deux pays, un corps expéditionnaire se préparait à aller prêter appui au Sultan sur le continent.

Notre Armée d'Orient, forte de trois divisions et d'un corps de cavalerie et d'artillerie, et placée sous les ordres du maréchal de Saint-Arnaud, s'organisa dans la plus grande hâte. Le 27e Régi-

ment d'Infanterie de Ligne, désigné pour faire partie de la 1re Division (Général Canrobert), reçut le 1er mars l'ordre de constituer dans son camp, près d'Orléans, deux bataillons de guerre, à 25 officiers et 1000 hommes au moins, prêts à entrer en campagne. Le 20 nos deux bataillons quittaient Orléans, et le 4 avril ils s'embarquaient à Toulon, formant un corps de 2137 hommes et 59 officiers, sous le commandement du colonel Vergé. Nos navires à vapeur ne mirent que huit jours pour transporter nos hommes à Gallipoli. Mais leur campement, leur matériel, et les approvisionnements de toute nature avaient été chargés sur une flotte de transports à voiles, qui ne pouvaient faire la traversée en moins de quarante jours. Aussi les débuts de l'expédition furent-ils des plus pénibles : le bivouac sous Gallipoli, qui dura du 25 avril au 6 juin, mit à une rude épreuve le moral de nos jeunes soldats. Dans un pays pauvre, sans pain, sans souliers, sans bidons ni marmites, réduits pendant des semaines à l'existence et à la nourriture rebutante du soldat turc, la nouvelle de la marche en avant fut saluée par eux comme une délivrance.

Le maréchal, en effet, se décidait à se rapprocher des Russes, qui avaient déjà passé le Danube et assiégeaient Silistrie. Mais les forces alliées n'étaient pas encore assez complètement organisées pour attaquer, et il fallait nous contenter d'un rôle passif en attendant les renforts, et surtout le matériel annoncés : pendant que la flotte franco-anglaise bombardait Odessa, 30,000 Français et 20,000 Anglais étaient transportés auprès du gros de l'armée turque à Varna (13 juin). Cette place forte est dominée, au pied des monts Balkans, par le fertile plateau de Franka ; c'est là que fut installé le camp de nos divisions. La vie plus facile et l'espoir de prochains combats y entretenaient nos troupes dans la meilleure disposition, lorsqu'on s'aperçut que le climat et l'alimentation commençaient à influer sur leur santé. Quelques cas de choléra

éclatèrent tout à coup à l'hôpital de Varna ; on apprenait en même temps l'apparition du fléau dans les autres villes de la côte. Le mouvement et le changement d'air pouvaient encore y faire échapper l'armée ; le maréchal se décida alors à la porter en avant.

Le 21 juillet, l'infanterie de la 1re division prit la route de la Dobrutscha, pour faire une démonstration sur le flanc gauche des Russes et dégager Silistrie. Si ce résultat fut obtenu, ce fut plutôt grâce à la vigoureuse résistance des assiégés, et aux menaces du choléra, que par les opérations de notre malheureuse division : le 31 juillet, le général Canrobert, rejoignant ses troupes à Kustendjé, les trouvait frappées, déjà décimées par le fléau, et luttant contre lui avec acharnement, mais sans espoir. La retraite commença alors, retraite désastreuse, car chaque halte laissait sur la route des morts et des mourants ; elle dura vingt jours. Depuis son départ de Varna, le seul 27e Régiment de Ligne avait perdu 9 officiers et 357 sous-officiers, caporaux et soldats, sans avoir tiré un coup de fusil !

A ce moment un plan d'opérations venait enfin d'être arrêté entre les Etats-majors alliés ; c'est en Crimée, et contre Sébastopol, le grand arsenal de la marine russe, que nous allions porter la guerre. Notre division reçut avec joie l'ordre d'embarquer le 1er septembre ; le 27e de Ligne atterrit à Oldfort le 14, et le 20 il voyait enfin devant lui l'ennemi tant désiré : Les 30,000 Russes du prince Menchikoff étaient en face de nous, sur la rive gauche de l'Alma, barrant la route de Sébastopol.

Dans cette journée, qui devait être notre première victoire, notre Régiment, faisant partie, avec le 20e de ligne, de la 2e brigade (Général Vinoy) de la 1re division (Canrobert), après avoir été placé en échelon en seconde ligne pendant la lutte d'artillerie, reçut l'ordre d'appuyer l'attaque de la 1re brigade pour déloger de ses positions le régiment de Moscou. Les sacs furent posés à terre, et

nos deux bataillons, entraînés par leurs officiers, s'élancèrent avec vigueur, traversèrent la rivière, fort encaissée en ce point, en s'aidant des branches des arbres, puis, escaladant la pente abrupte de la rive gauche, arrivèrent, baïonnette au canon, jusqu'à deux cents mètres des carrés russes. Notre division, qui occupait le centre de la ligne de bataille, fut la première reformée sur le plateau, et elle eut alors à soutenir seule une contre-attaque meurtrière pendant laquelle le Général Canrobert fut blessé en avant du front du 27e ; mais les divisions de droite et de gauche, arrivant à leur tour, nous dégagèrent par leurs feux croisés, et reprirent une offensive énergique qui força les Russes à battre en retraite.

La première étape, la plus importante pour le moral de la troupe, était faite : dès lors, l'armée alliée, sans quitter son ordre de bataille, traversa successivement la Katcha, le Belbeck, et enfin la Tchernaïa, dernier rempart de l'ennemi en rase campagne ; après des reconnaissances, qui furent autant de combats, elle parvint à contourner le polygone des ouvrages russes, et s'établit définitivement (2 octobre), au sud de la presqu'île, formant un immense demi-cercle autour des redoutables défenses de Sébastopol. Presque au même moment, le maréchal de Saint-Arnaud succombait à une attaque de choléra, et le général Canrobert lui succédait, remplacé lui-même à la tête de la 1re division par le général de Mac-Mahon.

Aussitôt l'investissement terminé, on divisa l'armée en corps de siège et corps d'observation, et les opérations du siège proprement dit commencèrent immédiatement. Comme il était important de pousser les travaux avec le plus d'activité possible pendant cette première période, on y employa provisoirement des régiments appartenant à la seconde catégorie, entre autres le 27e, qui ne reprit son poste de bataille qu'après l'attaque du camp de Balaklava (25 octobre). Pendant les longs mois de l'hiver 1854-55 et pendant

la moitié du printemps, le Régiment, campé au village de Kadikoï, ne fut occupé, en dehors de son service aux avant-postes, que de la construction des ouvrages de contrevallation et du transport fort pénible des projectiles d'artillerie, du camp de Balaklava à nos tranchées.

Cependant d'importants événements avaient eu lieu à l'intérieur du corps ; au colonel Vergé, promu général, succédait l'énergique colonel Adam, commandant supérieur de Gallipoli (31 janvier) ; et le 21 juin, par suite d'un ordre ministériel, notre 3e bataillon étant arrivé de France, le 27e de Ligne fut organisé à 3 bataillons de 6 compagnies. Telle devait être sa formation dans la grande journée qui ajouta à son histoire une gloire de plus.

Du 1er avril au 25 mai, le Régiment n'avait été commandé qu' « à titre exceptionnel » pour le service de tranchée ; mais les pertes devenant de plus en plus sérieuses et le matériel de siège étant enfin au complet et permettant, par suite, d'utiliser, en vue d'un grand effort, un plus grand nombre de travailleurs, on fut obligé d'augmenter la force des troupes de siège proprement dites, et le 6 juillet le 27e commença à concourir à ce service meurtrier (1).

L'artillerie de la défense était formidable par le nombre, autant que par l'adresse de ses canonniers : ses 1400 bouches à feu, placées avec science et constamment mises en état, et les innombrables fourneaux de mine que les ingénieurs russes avaient su disposer en avant de leurs ouvrages, nous infligeaient des pertes de plus en plus cruelles. A partir du 6 juillet, chaque date rappelle pour notre Régiment des morts ou des blessures glorieuses.

(1) Parmi les nombreux traits de courage qui se rapportent à cette période, l'un, qui nous a été rapporté par un officier du 27e, mérite d'être particulièrement signalé. Chaque jour, à la tombée de la nuit, la garde des tranchées détachait en avant quelques sentinelles, qui, rampant sur le glacis au

Le 14 juillet, le Colonel Adam lui-même est frappé d'une balle dans l'épaule, en visitant ses hommes dans leur dernière parallèle. Le 16 août, le capitaine Tartarive y est tué d'un éclat de bombe. Enfin, le 5 septembre, après des fatigues inouïes, et grâce à un travail incessant au milieu de la mort qui les fauche, nos soldats sont arrivés à 25 mètres du saillant de Malakoff, qui domine tous les ouvrages du front ouest. A droite et à gauche, les divisions voisines sont à 30 ou 40 mètres de leurs objectifs. Le tonnerre des deux artilleries ne cesse pas un instant, mais on sent que le moment final approche ; à cet instant précis, depuis le mois de juillet, le 27e de Ligne à lui seul a perdu aux tranchées 31 tués et 351 blessés.

Enfin, l'assaut général fut décidé pour le 8 (1). Pendant que le Grand Redan, à gauche, serait attaqué par les troupes anglaises et le Petit Redan par les divisions Dulac et La Motte-Rouge, la division de Mac-Mahon était chargée d'enlever le bastion de Malakoff. Cet ouvrage, sorte de citadelle de terre, longue de

milieu des coups de fusil des Russes, gagnaient le premier trou de bombe, et s'y creusaient à la hâte un abri pour la nuit. Souvent, les sentinelles russes, qui avaient opéré de la même manière, passaient la nuit à quelques mètres seulement des nôtres, et, comme des deux côtés on avait ordre de ne tirer qu'à la dernière extrémité, il y eut entre factionnaires russes et français plus d'une lutte sanglante à la baïonnette ; un soir, le soldat Tugnet, du 27e, qui s'était souvent signalé par son sang-froid dans ces périlleuses expéditions, tombe dans un abri occupé par quatre soldats russes. A coups de baïonnette il en étend deux à ses pieds et frappe le troisième, mais il est à son tour mis hors de combat, terrassé et emmené prisonnier. Ce brave ne fut échangé qu'après l'armistice ; il rentra au régiment et y demeura jusqu'à la guerre de 1870. Il fut alors fait prisonnier pour la seconde fois, à Sedan, avec le Régiment. Un officier en captivité le réclama comme ordonnance, et fut assez heureux, après la guerre, pour obtenir en sa faveur la croix de la Légion d'honneur, digne récompense de ses longs services et de son courage.

(1) Les ordres généraux furent donnés par le général Pélissier, qui avait, depuis le 16 mai, succédé au général Canrobert au commandement de l'armée d'Orient.

350 mètres et large de 150, couronnait un mamelon qui dominait la moitié de la place, prenait de revers le Redan attaqué par les Anglais, n'était qu'à 1,200 mètres du port où s'abritaient les derniers vaisseaux russes, et menaçait la seule voie de retraite de l'infanterie ennemie, un pont de bateaux traversant la rade. Malakoff était donc la véritable clef de la défense de Sébastopol ; aussi les généraux russes avaient-ils massé dans ce poste d'honneur plus d'une division d'infanterie, soutenue par d'importantes réserves. Les glacis en étaient minés, les talus garnis de fougasses, l'artillerie formidable ; mais par contre, le terre-plein de l'ouvrage, couvert d'une multitude de traverses, qui pouvaient permettre à des soldats agiles et audacieux de rester abrités tout en avançant, égalisait les chances entre l'attaque et la défense : et les assaillants étaient *ces endiablés de Français !*

Le 7 septembre, à 4 heures, le colonel Adam réunit tous les officiers du Régiment pour leur apprendre la mission qui leur était confiée. Il recommanda surtout de ne pas s'amuser à faire des prisonniers ni de s'occuper des blessés, et il termina en disant qu'il comptait sur le Régiment, et que, malgré sa blessure qui le faisait encore beaucoup souffrir, il aurait l'honneur de le mener lui-même au feu pour partager ses succès ou mourir avec lui.

Le lendemain 8, à 7 heures du matin, le 27e de Ligne se réunit au milieu du camp, en grande tenue, sans sacs ; les hommes n'avaient emporté que leurs bidons, des vivres pour 36 heures, et 80 cartouches. Chacun des trois bataillons fut organisé en 4 pelotons, un de grenadiers, un de voltigeurs et deux de fusiliers. Ils n'offraient pas en tout un effectif de plus de 850 à 900 hommes ; quelques compagnies n'avaient plus qu'un officier, les autres étant malades ou blessés. Mais un même esprit animait tous ces braves, le désir de vaincre pour la Patrie, qui suppléait au nombre

en faisant de chaque soldat un héros. Deux ordres du jour, vibrants des plus nobles paroles, signés l'un Mac-Mahon, et l'autre Bosquet (1) furent lus à haute voix. Puis le général Vinoy réunit sa brigade, et la colonne prit le chemin de Malakoff. A quelques centaines de mètres en avant du saillant, se trouvaient les ruines d'un ouvrage russe emporté au milieu de juin, le Mamelon-Vert, qui, peu de jours auparavant, avait fait explosion, creusant à bonne distance de nos travaux d'approche une place d'armes large et profonde. C'est là que devait s'abriter le gros de la colonne d'assaut. La brigade de Vinoy, retardée dans sa marche par la rencontre d'un corps anglais gagnant son poste de combat, n'eut pas à subir l'énervement d'une longue attente dans la tranchée ; à onze heures et demie seulement, nos trois bataillons étaient à leur place au Mamelon-Vert, et le signal allait être donné à midi sonnant. Vers neuf heures du matin, les 800 bouches à feu des alliés avaient diminué leur tir, auquel avait succédé l'explosion de toutes les fougasses en avant des redans et des trois fourneaux de mine préparés sous le glacis de Malakoff ; à onze heures quarante, le feu de l'artillerie est repris avec violence. Vingt minutes après, il cesse tout d'un coup. C'est le signal convenu ! Aussitôt de toutes parts les clairons sonnent, les tambours battent la charge. On n'entend qu'un cri : En avant !

La première brigade, chargée de l'attaque du saillant, y pénètre en un clin d'œil et plante sur le rempart le drapeau des Zouaves. Le premier bataillon du 27e de Ligne, le colonel Adam en tête, suit d'instinct le mouvement de cette brigade, jette ses ponts volants sur le fossé, à demi comblés par les débris de l'escarpe, et, franchissant le parapet, débouchant par les embrasures, s'élance sur le terre-plein au moment où l'ennemi, revenu de sa

(1) Le 2e Corps (Bosquet) formé le 15 février, comprenait les divisions de Mac-Mahon et de La Motte-Rouge.

stupeur, et sorti de ses abris, ouvre de toutes parts un feu terrible contre nos têtes de colones. Le commandant Iratsoquy est fusillé à bout portant par les canonniers russes : le colonel Adam, le bras en écharpe, s'appuyant sur une canne, prend alors lui-même le commandement du bataillon, et dirige avec une vigueur et une énergie irrésistibles l'assaut des premières traverses, que les Russes, stupéfaits de tant d'audace, sont forcés d'évacuer l'une après l'autre.

Pendant ce temps toute la brigade Vinoy, à l'exception de notre 1er bataillon, après avoir longé le fossé oriental du bastion en éprouvant de grandes pertes, à travers les carrières et les trous de bombes qui arrêtent à chaque instant sa marche, gravit le talus extérieur au delà des traverses défendues par l'ennemi : elle apparaît tout à coup sur son flanc gauche, et une sanglante mêlée s'engage à la gorge de l'ouvrage. Mais au milieu de la fusillade et de l'éclair des baïonnettes, déjà rougies de sang, on voit flotter au vent, planté sur le parapet de la face gauche du bastion, le Drapeau du 27e, gardé par une troupe superbe dans son immobilité, les grenadiers du 2e bataillon (capitaine Duguerchets). C'est de ce côté que les Russes dirigent, de leurs traverses centrales, le feu le plus épouvantable ; tous les sous-officiers qui entourent notre aigle sont tués ou blessés ; auprès d'elle, le chef de bataillon, M. Schobert, tombe à son tour ; le capitaine Duguerchets est traversé par un boulet ; le porte-drapeau Jasserand reçoit un éclat dont le choc est amorti par la hampe et le blesse au lieu de le tuer : le drapeau tombe de ses mains et est relevé par le sergent Oddo, des voltigeurs. Dans cette fournaise sanglante, les deux brigades ont progressé sans cesse l'une vers l'autre : enfin toutes les traverses de gauche sont conquises, et les braves de nos deux bataillons peuvent se donner la main pour enlever ensemble celles de droite. Les Russes, pressés, accu-

lés au parapet de droite, refoulés par les feux du saillant, soutiennent vaillamment la lutte ; leurs généraux, et peu à peu tous leurs officiers supérieurs tombent sous nos balles. Après un effort désespéré, confondus, sans chefs, les défenseurs du bastion se retirent en désordre sur le corps de place, et nos soldats se précipitent pour occuper le front de gorge et prévenir un retour offensif. Enfin Malakoff est à nous ! Il est une heure après midi.

A ce moment la division Mac-Mahon était seule victorieuse. Pendant que les Anglais, décimés par l'artillerie russe, renonçaient à tenter l'assaut du Grand Redan, les troupes du général de La Motte-Rouge, lancées contre la courtine du Petit Redan, étaient repoussées avec pertes, et empruntaient vainement à notre division quelques-unes de ses réserves, entre autres le 3e bataillon du 27e de Ligne (commandant Wirbel) qui soutint un moment la retraite de cette division. — Le feu continuait cependant sans relâche. Les vaillants défenseurs du dernier réduit du bastion, qu'on appelait la Tour Malakoff, venaient de mettre bas les armes, et notre division, formée en bataille sur le front de gorge, ses aigles plantées sur le parapet, poursuivait le combat contre les Russes retranchés dans la seconde enceinte. A peine avions-nous pris position, la gauche du 27e appuyée à la Tour Malakoff, que l'ennemi déboucha sur notre front, en trois masses profondes.

C'était le suprême effort de l'armée assiégée; après les décharges meurtrières de nos feux de salve presque à bout portant, commença avec ces trois torrents humains un véritable combat de sauvages. Au milieu des cris, des injures, des coups de fusil et des luttes corps à corps, les cadavres s'entassaient dans un étroit espace qui fut bientôt rempli de blessés et de morts, Français et Russes pêle-mêle. Au bout de deux heures aucun progrès n'avait pu être fait par les attaques ennemies; à 4 heures du soir, l'incendie d'un monceau de gabions, qu'on avait négligés, gagna un

magasin à poudre situé presque au milieu de nos troupes, et une explosion terrible eut lieu, ensevelissant sous les décombres quelques hommes de notre droite, et la plupart des blessés réfugiés dans les trous de loup; mais aucun soldat du 27e ne quitta son poste, et le feu continua sans interruption. Des deux côtés, les hommes et les officiers tombaient à peu près en nombre égal. C'est à ce moment que le colonel Adam, alors même qu'il témoignait aux officiers sa satisfaction de l'héroïque conduite du régiment, fut frappé d'une balle en plein cœur, et tomba glorieusement à son tour (1). Mais un pareil carnage ne pouvait durer plus longtemps; à cinq heures, les débris des colonnes russes, brûlant avec rage leurs dernières cartouches, recevaient l'ordre de battre en retraite sur les défenses intérieures de Sébastopol (2).

Mais le feu d'artillerie n'en continua pas moins, très vif de la part de l'ennemi. Pendant une accalmie, vers sept heures, le génie se hâta de créer des communications directes par le saillant du bastion, de réparer le parapet de la gorge, et de fermer l'entrée des poudrières du côté de la place, pendant que l'artillerie enclouait

(1) Charles-Joseph Adam, né à Nancy en 1812, soldat au 20e Léger en 1831, gagna ses galons de caporal l'année suivante à la campagne de Belgique. Puis il passa en Afrique, où il devait servir pendant vingt années consécutives. Sergent au 3e Bataillon d'Afrique en 1833, adjudant en 1836, il fut nommé sous-lieutenant quelques mois après, reçut une grave blessure à l'assaut de Constantine (1837) et fut fait l'année suivante chevalier de la Légion d'honneur. Lieutenant en 1840, capitaine en 1842, chef de bataillon en 1848, lieutenant-colonel du 2e Régiment Etranger en 1851 puis du 52e de Ligne en 1852, le ministre mit à profit sa grande connaissance de l'Orient dès le début de la guerre contre la Russie, en lui confiant une mission en Turquie. Nommé en même temps colonel du 16e Léger et gouverneur de Gallipoli (1er mai 1854) il fut dans la même année promu officier de la Légion d'Honneur. Colonel du 27e de Ligne le 18 janvier suivant, blessé le 16 juillet 1855, tué à l'ennemi le 8 septembre.

(2) C'est alors seulement qu'on put se compter : dans cette journée, une des plus sanglantes de son histoire, le 27e de Ligne avait eu 30 officiers mis hors de combat ; et ses pertes totales s'élevaient, pour ces cinq heures de combat, à 29 tués et 419 blessés.

toutes les pièces qui ne regardaient pas l'ennemi. Craignant à la fois un second retour offensif, et de nouvelles explosions (car il s'en produisait à chaque instant et on savait l'ouvrage miné), le général de Mac-Mahon divisa ses troupes; les réserves furent renvoyées dans leur camp, prêtes à marcher au premier signal : la 1re brigade prit position dans les parallèles les plus avancées, et, seule, la brigade Vinoy occupa la redoute. Quant au général de division lui-même, comme on voulait le dissuader de demeurer dans Malakoff, il répondit simplement : *J'y suis, j'y reste*, et s'y installa avec son état-major pour passer la nuit au milieu de nous.

A dix heures, la canonnade des Russes se tut brusquement. On croyait à une attaque de nuit, et les parapets furent garnis en un instant, mais aucun bruit ne se faisait plus entendre. Tout à coup un incendie éclata dans la ville, puis dix, puis cent; bientôt Sébastopol tout entier ne fut plus qu'un immense brasier. En même temps, les batteries ennemies, silencieuses depuis un moment, sautaient en l'air de tous les côtés, les Russes évacuaient la place et se retiraient par leur pont sur la rive Nord. Le siège était fini. Toute la nuit se passa pour nos soldats à contempler ce magnifique spectacle, et dans l'attente, qui fut heureusement vaine, de l'explosion de Malakoff.

A cinq heures du matin, tous les tambours et les clairons de la division, réunis au pied d'un immense pavillon tricolore arboré sur la Tour, firent entendre la *diane* aux derniers Russes, qui couvraient, dans le port, le pont et la mâture du *Wladimir*. Cette frégate y répondit par un coup de canon, et ce fut le dernier tiré de cette rive. Sébastopol était à nous, et la guerre enfin terminée. Elle devait avoir pour résultat le traité de Paris, signé le 30 mai 1856 par toutes les grandes puissances, et qui rétablissait définitivement l'équilibre européen, en maintenant hautement les

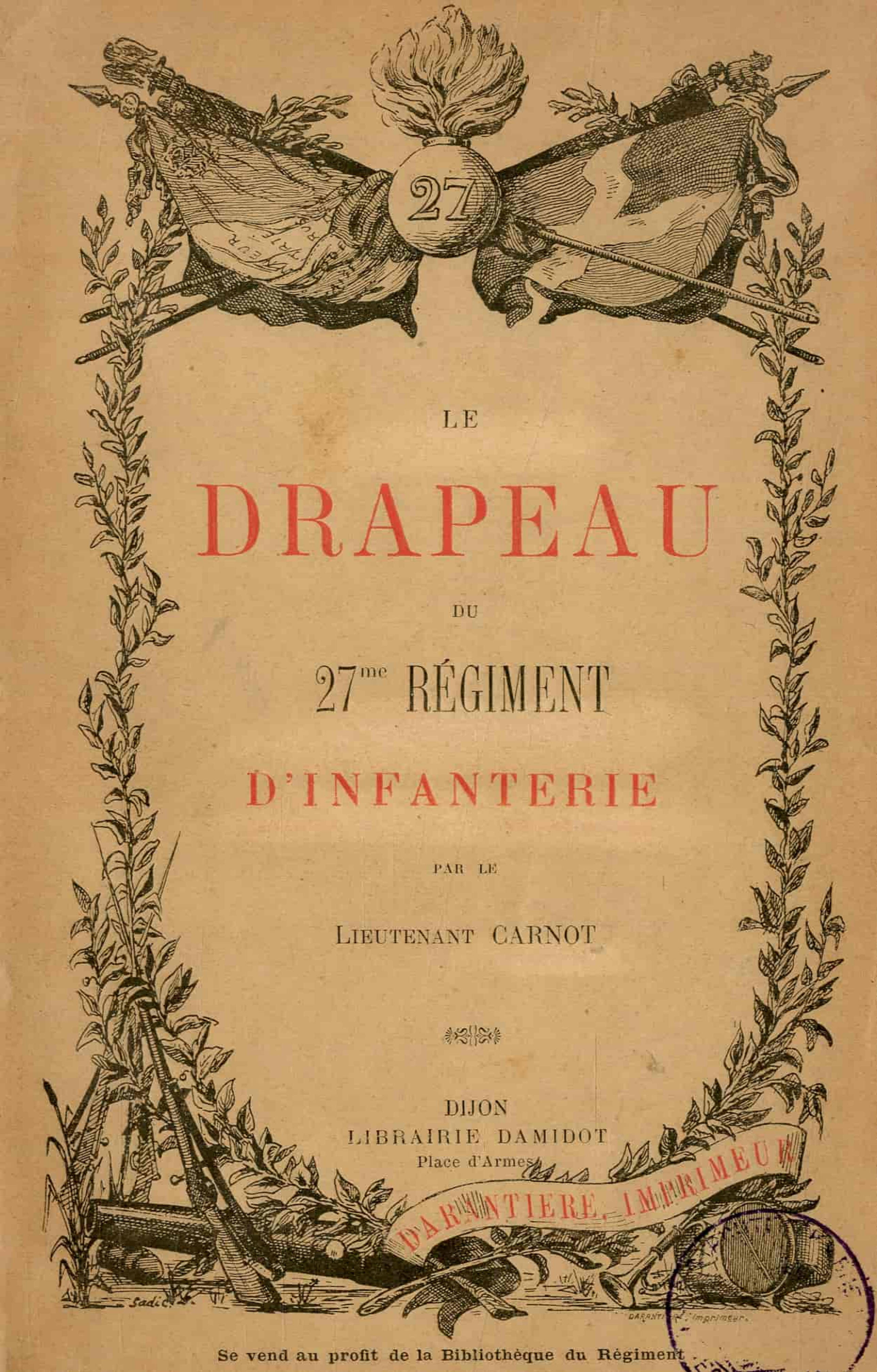
droits de la France; consécration solennelle de la gloire de ses armes.

L'enthousiasme qui accueillit en France la nouvelle de notre victoire et les récits de la prise de Malakoff, fut indescriptible; et le pays avait hâte de témoigner à ses défenseurs son admiration et sa reconnaissance. Lorsque, au mois de mai 1856, après être demeuré sur le champ de bataille pendant toute la durée des négociations, le 27e Régiment de Ligne traversa nos provinces du Midi, pour aller tenir garnison à Bordeaux, il n'y eut pas assez de fleurs ni d'arcs-de-triomphe pour saluer dignement les vainqueurs de Malakoff. Ils rapportaient d'Orient le plus précieux des trophées, cette aigle mise en lambeaux par la mitraille : heureux notre nouveau drapeau, s'il pouvait recevoir le baptême du feu dans une pareille journée!

CONCLUSION

Ces quelques pages, qui ne sont que la traduction, rapide et incomplète encore, de la devise du Régiment, auront porté leur fruit si elles peuvent augmenter parmi vous, Sous-Officiers, et parmi vos hommes, avec l'*esprit de corps*, le légitime orgueil du numéro que nous avons l'honneur de porter. Le Drapeau, sur lequel est inscrit ce Numéro 27, autour de quatre glorieuses dates de son histoire, est fait pour réunir tous ceux qui le portent, dans la même tradition d'honneur, de bravoure et de dévouement à la Patrie. Que les récits des hauts faits du Régiment ne demeurent pas indifférents à ceux qui héritent de sa gloire, et qui ont reçu la noble mission de la continuer. Suivez en cela la méthode de nos ennemis, dont la Tradition est une des plus grandes forces : commencez l'éducation du jeune cons-

crit par l'histoire de son Drapeau. Et, si vous savez la lui raconter, il n'oubliera jamais, et ne laissera oublier à personne, qu'aujourd'hui tout aussi bien qu'en 1794 ou en 1855, son titre de Soldat du 27e signifie : un homme de cœur, tout prêt à le prouver, dès que la France le lui demandera.



Se vend au profit de la Bibliothèque du Régiment